

a. gr. a. 266 { 1
~~1661~~

Anacreon

0-98 200





ANACREON,

B I O N

ET MOSCHUS,

S U I V I S

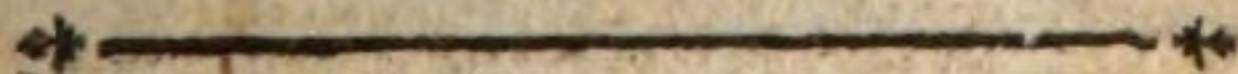
D E L A V E I L L É E

DES FÊTES DE VÉNUS,

D'un choix de Pièces de différens Auteurs.



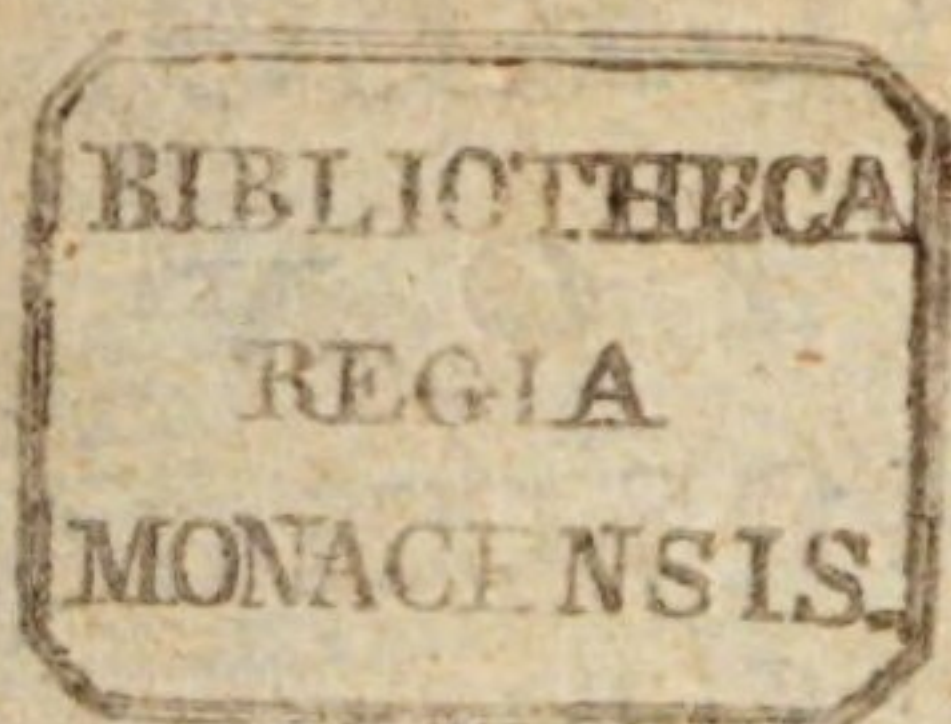
TOME PREMIER.



A P A P H O S;



M. DCC. LXXXV.





V I E

D'ANACRÉON.



Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon ce tendre Sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours.

G R E S S E T.

ANACRÉON, Poëte lyrique, étoit de Téos, ville & port d'Ionie. Il nâquit vers la seconde année de la cinquante-cinquième Olympiade, environ cinq cents ans avant l'Ere chrétienne, à peu près dans le tems que le grand Cyrus commençoit sa brillante carrière, & que Pyfistrate régnoit à Athènes. Les Écrivains varient sur le nom de son père. Après tant de siècles écoulés, & au milieu de cette diversité d'opinions, il est presque impossible de connoître le véritable : quoiqu'il en soit, on en compte ordinairement quatre : Scythinus, Eumélus, Par-

thénus & Aristocrite. Sa mère se nommoit Éétia.

Il est constant que la famille d'Anacréon étoit distinguée par ses grandes richesses, par sa vertu, par sa noblesse, & sur-tout par son alliance avec celle de Codrus; enforte que notre Poëte étoit parent de Solon, de Dropidas & de Critias. Il n'est parvenu jusqu'à nous que fort peu de détails sur sa vie. Nous allons exposer ici sous les yeux du Lecteur tout ce que nous avons pu recueillir sur cet objet.

Maxime de Tyr rapporte qu'Anacréon, encore fort jeune, se rendit à Mycale, où l'on célébroit une fête en l'honneur de Neptune. Il y avoit ordinairement un concours prodigieux des habitans de toutes les villes d'Ionie, & l'on se livroit à la joie & au plaisir. Anacréon, la tête ceinte d'une couronne de fleurs, un peu échauffé par les fumées du vin, marchoit en chancelant & en chantant. Une nourrice qui portoit un enfant sur son bras, se trouve par hasard sur son passage; il la heurte sans la voir, la renverse, & fait au même instant des imprécations contre ce jeune

enfant. La nourrice se relève sans aigreur & sans colère, adresse la parole à Anacréon, le conjure de faire dans la suite l'éloge de l'enfant qu'il vient de renverser. Les Dieux exaucèrent ses vœux. Cet enfant devint dans la suite parfaitement beau. Anacréon l'aima beaucoup, & le célébra dans ses vers. C'est Cléobule. Cette Anecdote me paroît sans vraisemblance, & absolument apocryphe.

Polycrate, tyran de Samos, ce Prince voluptueux & Philosophe, né pour apprécier & honorer les Arts, les Lettres & les talens, voulut attirer à sa Cour Anacréon. Le Poëte hésite quelque tems; mais entraîné par les grandes qualités de Polycrate, il quitte Abdère, & s'embarque pour Samos. Le tyran le reçut avec la plus grande distinction, & avec toutes les marques de la plus vive amitié. Il lui envoya quelque tems après son arrivée cinq talens d'or. Anacréon n'ayant pu se livrer au sommeil pendant deux nuits, à cause de cette somme, la renvoya le lendemain, en prononçant ces mots remarquables : *il faut absolument mépriser & dédaigner tout ce qui peut contenir le germe de*

chagrin & de l'inquiétude. Polycrate lui demanda pourquoi il lui avoit renvoyé les cinq talens : *je hais*, lui répondit Anacréon avec une noble franchise, *je hais un présent qui m'empêche de me livrer pendant la nuit aux douceurs du sommeil.*

Polycrate goûtoit la société d'Anacréon, entendoit avec plaisir la lecture de ses Poésies. Il l'admit dans son intimité, & le combla de bienfaits. On prétend que notre Poëte rendit le tyran plus doux, plus sociable, plus humain, & qu'il contribua beaucoup à diminuer son faste & sa hauteur.

Elien rapporte qu'Anacréon fit l'éloge de Smerdias, favori de Polycrate, dont il faisoit les plus chères délices. Le jeune Samien sensible aux louanges du Poëte, le paya de toute sa reconnoissance : Anacréon l'aimoit seulement à cause de son esprit & de la douceur de son caractère. Il n'eut jamais pour lui d'autre attachement, *Que personne au nom des Dieux ne calomnie le Poëte de Téos, & ne l'accuse d'intempérance & d'incontinence (1) !* Polycrate

(1) Cette vive exclamation est traduite mot pour mot d'après Elien. Ce témoignage est bien

jaloux de cette amitié réciproque , fit impitoyablement couper la belle chevelure du jeune Smerdias , & comme c'étoit son projet , déshonora ce beau Samien , & causa la plus vive douleur à Anacréon : celui-ci dissimula l'injure & son chagrin ; se conduisit avec prudence & modération. Il se contenta de composer des vers , mais tournés avec tant d'art que Polycrate n'en fut point offensé.

Personne n'ignore ce que fit Hipparque en faveur d'Anacréon ; il lui envoya une galère à cinquante rames , & des présens magnifiques. Ce Poëte demeura auprès de ce Prince environ

honorables à la mémoire d'Anacréon. Ce Poëte avoit trop de goût , trop de délicatesse dans l'esprit pour s'être livré à des excès énormes , à une passion honteuse , qui avilit & dégrade l'homme , & le place au-dessous de l'animal. Il a fait l'éloge de Bathylle , de Cléobule , de Smerdias , de Mégiste , quoiqu'il ne ressentît pour eux que de l'amitié ; comme il a chanté Bacchus sans s'enivrer. Epicure vivoit sobrement : Horace ne buvoit presque jamais de vin.

Ce que j'avance ici n'est point un paradoxe : le divin Platon donne à notre Poëte le nom de *sage*. Le froid & philosophe Fontenelle dans ses dialogues des Morts , lui fait disputer le prix de la sagesse avec le fameux Aristote , & le Poëte l'emporte sur le Rhéteur.

sept ans ; il jouissoit de tous les avantages & de tous les agrémens ; sa vie étoit délicieuse : aussi préféroit-il Athènes à toute autre ville de la Grèce , à cause de la délicatesse , de la douceur , de l'aménité , de la politesse des habitans qui cultivoient & estimoient la Poésie. Pendant son séjour dans la Capitale de l'Attique , il eut pour amis intimes Polycrate , Hipparque , Pythagore , le Médecin Démocede , Simonide , Chérile & plusieurs autres grands Hommes.

A l'âge de quarante-quatre ans , Anacréon s'en retourna dans sa Patrie , quelque tems avant le massacre d'Hipparque par Armodius & Aristogiton. Il faisoit ses délices d'une petite maison de campagne , située aux portes de la ville. Il goûtoit en paix le calme & la tranquillité de la vie champêtre , & admiroit voluptueusement les charmes toujours renaissans de la nature. Sa maison étoit dans la plus belle position. L'on découvroit la mer Egée , & l'on dominoit en même-tems sur plusieurs îles éparfes çà & là dans les environs. Anacréon se livroit lui-même aux travaux de la campagne , & présidoit à ses vendanges. Il vivoit délicieusement en Poëte &

en Philosophe , au milieu de son petit héritage ; goûtoit le bonheur , & le faisoit goûter à tous ceux qui l'environnoient.

Anacréon couloit des jours purs & sereins dans sa maison de campagne, lorsqu'il partit pour se rendre à Téos : il n'étoit suivi que d'un seul domestique , & d'un chien très-fidèle. Le domestique pressé par un besoin , s'éloigna de la grande route , & revint ensuite rejoindre son maître. Il oublia de reprendre le sac qui renfermoit l'argent. Anacréon continue de marcher , sans s'appercevoir que le chien ne le suivoit plus. Arrivé à Téos il ne retrouve point son argent , & ne peut terminer ses affaires. Il reprend peu de jours après le chemin de sa maison de campagne , & , lorsqu'il passoit vis-à-vis de l'endroit où le domestique s'étoit arrêté , le chien l'apperçut , accourut au-devant de lui , le conduisit auprès du sac , qu'il n'avoit pas quitté d'un instant , & expira ensuite , parce qu'il n'avoit pas mangé pendant tout ce tems. Jean Tzetzès rapporte cette Histoire , dont je ne voudrois pas garantir la vérité ; mais cette fidélité merveilleuse du chien , sa mort tou-

chante , attendrissent. C'est à ce titre que nous avons conservé ce trait singulier.

Anacréon partageoit tout son tems entre les Muses & ses amis. Sans ambition , sans jalousie , il dédaignoit le faste , les cabales , méprisoit la basse flatterie , l'encens des fades louangeurs , ignoroit la médifance , & ne se livroit jamais aux mouvemens de la haine ou de la calomnie. Son ame étoit noble & élevée : il avoit l'esprit enjoué & charmant ; l'imagination riche & fleurie ; le cœur peut-être plus voluptueux que tendre. Il parvint à une très-grande vieillesse. On rapporte que dans ses dernières années il se nourrissoit de raisins secs , & qu'un pepin s'étant arrêté dans son gosier , le suffoqua (1). Le Poëte le plus aimable , & le plus Philosophe , devoit éprouver une mort douce , & finir , pour ainsi dire , par un sommeil court & paisible. Anacréon mourut à quatre-vingt-cinq ans.

Sa pompe funèbre fut magnifique : on lui

(1) On ne peut croire qu'un simple pepin de raisin ait pu étouffer Anacréon. Ce pepin lui causa vraisemblablement une toux violente qui le suffoqua.

éleva un tombeau & une statue à Téos. On trouvoit souvent dans sa Patrie des tableaux, & des médailles qui le représentoient. Du tems de Pausanias on voyoit encore au milieu de la citadelle d'Athènes, la statue de ce Poëte, placée à côté de celles de Périclès & de Xantippe.

D'après les médailles antiques on reconnoît qu'Anacréon avoit une physionomie fine, délicate, avec une certaine gravité, mêlée d'une douceur aimable, d'une candeur ingénue, d'un calme délicieux. Son extérieur, ses yeux sur-tout pleins de feu dévoiloient la finesse de son esprit, la gaieté de son caractère, son penchant pour l'amour & les plaisirs ; il étoit impossible de ne pas aimer Anacréon.

Ce Poëte composa des chansons à boire, des pièces érotiques, des élégies, des hymnes, des épigrammes, des poésies anacréontiques, ainsi appellées du nom de leur Auteur, un Poëme sur l'amour d'Ulysse pour Pénélope, un autre intitulé le *Songe* : il avoit encore fait des vers sur la Médecine, &c.

Ses Odes seules, & quelques Épigrammes parvenues jusqu'à nous, suffisoient pour l'immor-

taliser. Chaque Ode est un chef-d'œuvre. La joie, le plaisir & la volupté présidoient à toutes les compositions de ce Poëte gracieux. Tous ses vers prouvent qu'il ne consultoit que son cœur & la nature. Les beautés simples, naïves, touchantes & voluptueuses de sa Poésie, l'ont fait choisir pour le peintre de Bacchus & de la Reine de Cythère. Quelle mollesse inimitable ! quelle négligence aisée, & au-dessus de l'art ! quelle délicatesse charmante de pinceau ! Les ris & les jeux n'ont rien produit de plus parfait. Cupidon & Bacchus dirigeoient tour à tour la main de ce Poëte délicat : les Graces demi-nues broyoient, en riant & en folâtrant, ses couleurs brillantes, quoique naturelles, & Vénus animoit de son souffle divin des peintures aussi délicieuses. La poésie d'Anacréon est douce, pure, élégante, harmonieuse : ses images agréables, voluptueuses & variées ; tout est rempli d'idées riantes, de tableaux & de descriptions, dont le coloris est tantôt simple & naturel, & tantôt riche & frappant. La nature semble s'y jouer sans parure & sans ornement ; mais embellie de tous ses attraits. Les Odes du Chantre de Téos

sont semblables à un ruisseau , dont les eaux pures & argentées coulent avec un doux murmure à travers des prairies émaillées des fleurs les plus simples & les plus odorantes. Une douce volupté nous enchante , lorsque nous lisons les vers du Chantre mélodieux de Téos.

*Nec , si quid olim lussit Anacreon ,
Delevit ætas.*

HORAT.

Le voluptueux Anacréon est plus Philosophe qu'on ne se l'imagine ordinairement. Ses Odes sont semées de vérités sublimes sur le mépris des richesses & de la mort. Toute sa morale est enjouée & badine : ses allégories sont agréables & bien imaginées : il cache ses leçons sous les fleurs : il moralise au milieu des verres , des danses , des ris & des jeux. Jamais vieillard ne fut plus aimable & plus sensé. C'est un Philosophe charmant qui débite d'excellentes maximes , en cueillant des roses , & en s'abreuvant d'un vin délicieux avec quelques amis choisis , dont il fait les délices.

« Le style d'Anacréon , dit Gravina , est simple , sans faste , & fait pour son génie. Telles
» sont ses Odes , dont la négligence est plus

» aimable & plus difficile à saisir que les plus beaux
» ornemens. Il semble que tout ce qu'il dit, ne
» peut , ni ne doit se dire autrement. Il n'a nulle
» pompe , & l'on ne s'apperçoit pas qu'il en
» manque. Tout semble sortir de sa plume sans
» effort ; mais quelque effort que l'on fasse , on ne
» sauroit l'égalér. Il est vif & aimable sans art ;
» plein de savoir sans assaisonnement ; sage , mais
» sans apparence de doctrine. Dans ses jeux , ses
» badinages & ses petits contes , il mêle plus de
» morale que ne feroit un autre en se piquant de
» philosophie. » L'Abbé Batteux s'exprime ainsi
au sujet d'Anacréon : « il étoit savant dans l'art
» de plaire . . . il n'ignoroit pas combien il est
» important de mêler l'utile à l'agréable. Les
» autres Poètes jettent des roses sur leurs pré-
» ceptes pour en cacher la dureté : Lui , par un
» raffinement de délicatesse , mettoit des leçons
» au milieu des ses roses : il savoit que les plus
» belles images , quand elles ne nous apprennent
» rien , ont une certaine fadeur qui laisse après
» elle le dégoût ; & que si la sagesse a besoin
» d'être égayée par un peu de folie , la folie , à
» son tour , doit être assaisonnée d'un peu de

» sagesse. » Écoutons maintenant l'Abbé Mallet.
» Anacréon se rendit célèbre par la délicatesse
» de son esprit , & par le tour aisé de sa Poésie ,
» où sans qu'il paroisse aucun effort de travail ,
» on trouve par-tout des graces simples & naïves.
» Ses Odes sont marquées à un coin de délica-
» tesse , ou pour mieux dire , de négligence
» aimable : elles sont courtes , gracieuses , élé-
» gantes , & ne respirent que le plaisir & l'amu-
» sement. » On peint très-bien Anacréon dans
les Etrennes du Parnasse. « Les graces riantes ,
» la douce aisance , la fécondité , la mollesse
» voluptueuse , la fraîcheur du coloris , la légè-
» reté du pinceau , le ton du cœur , le charme
» des sentimens , tous ces avantages se trouvent
» réunis dans Anacréon. Il orne la sagesse & la
» rend aimable. Tout est chez lui l'ouvrage de
» la nature. L'art , l'esprit , les vains ornemens
» lui sont inconnus. La sensibilité & la tendresse
» qui régner dans ses Poésies , feront les déli-
» ces de tous les âges. Il flatte , il enchante , il
» intéresse , il touche. On croit voir le délicat
» Anacréon sous un myrte amoureux , le front
» couronné de roses , penché nonchalamment

» sur les genoux de sa maîtresse , & lui expri-
» mant sa douce langueur. Le cortège de la
» Déesse des Amours folâtre autour des deux
» amans. Vénus leur donne sa ceinture pour
» unir les fleurs qui naissent sous leurs pas. Plein
» d'une douce ivresse , Anacréon touche un luth
» gracieux , & ses accens passionnés coulent
» jusqu'au cœur. » Voici le jugement de M.
Poinfinet de Sivry. « Pour moi , soit préven-
» tion , soit délicatesse , je me suis formé d'Ana-
» créon une idée toute riante. Je me le repré-
» sente comme un Poète opulent , un Courtisan
» agréable , un Philosophe voluptueux. Heureux
» entre tous les mortels d'avoir sçu associer la
» sagesse aux plaisirs. La tendresse & la gaieté
» étoient le fond de son caractère. Ces deux
» penchans , dont l'assemblage est si rare , l'ac-
» compagnèrent jusqu'au tombeau. »

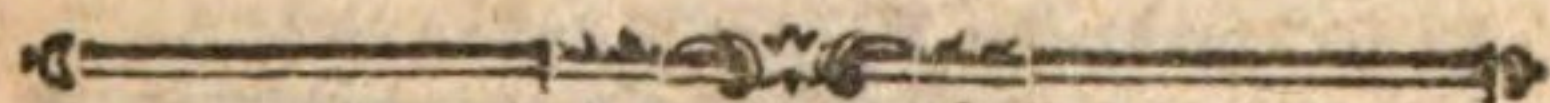
Nous n'ajouterons rien à tous ces témoigna-
ges : ils prouvent l'estime singulière que l'on a
toujours eue pour le Poète dont nous osons
donner aujourd'hui une nouvelle traduction.
Puisse-t-on y retrouver quelque étincelle du feu
qui enflamma le tendre Anacréon , lorsqu'il com-
posoit ses chef-d'œuvres.

Que le sort d'Anacréon est digne d'envie ! Il vécut familièrement avec les personnes les plus distinguées par leur naissance , par leur goût & par leur esprit. Depuis sa mort ses Odes font les délices de tous ceux qui les lisent : les traductions mêmes de ses Poésies ont eu un avantage singulier. Madame Dacier dédia la sienne à M. le Duc de Montausier, ce Gouverneur sage , vertueux & éclairé. M. de S*** a dédié son Imitation en vers , accompagnée de la traduction de Madame Dacier , au Roi de Prusse , ce Héros magnanime , qui cueille avec un égal succès les lauriers de Mars & d'Apollon ; & moi j'offre ma traduction , toute foible qu'elle est , aux Graces & aux Amours.





ODES D'ANACRÉON.



ODE PREMIÈRE.

SUR LA LYRE.

JE veux célébrer les Atrides : je veux chanter Cadmus ; mais les cordes de ma Lyre ne résonnent que l'Amour. Un jour je démontai ma Lyre , j'en changeai les cordes (1) : je chantois les travaux d'Hercule , & ma Lyre rebelle ne soupiroit que l'Amour (2). Héros , je vous dis adieu pour jamais , ma Lyre ne veut chanter que les Amours.

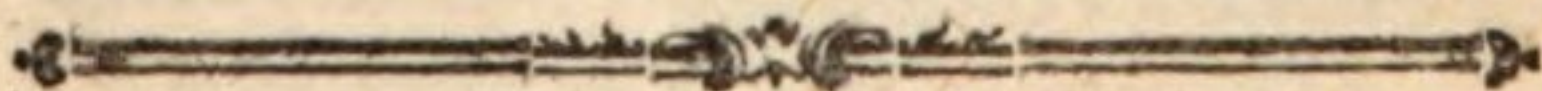
(1) *Je changeai il y a quelque tems les cordes , & toute la Lyre.*

(2) *Le verbe grec signifie contre-chanter. Remi Belleau le traduit de cette manière dans son vieux style.*

Mais toujours elle fredonne
L'Amour qu'elle contre-sonne.

Anacréon s'exprime ainsi dans les fêtes lyriques :

Des zéphirs que Flore rappelle,
Je voulois chanter le retour :
Je vis Chloé qu'elle étoit belle !
Je ne pus chanter que l'Amour.
Je lui consacrai dès ce jour,
Tous mes vœux , mes vers & ma Lyre :
C'est pour Chloé que je respire.
Je ne chante qu'elle & l'Amour.



ODE II.

SUR LES FEMMES.

LA nature donna les cornes aux taureaux , une démarche fière aux courriers , aux lions des dents redoutables , aux oiseaux des ailes , des nageoires aux poissons , & le courage aux hommes. Que réservoirait-elle donc aux femmes pour leur partage ? (1) La beauté , qui leur tient lieu de tous les boucliers , de tous les javelots. Une belle femme triomphe & du fer & du feu.

(1) Plusieurs Traducteurs font ici un contresens : ils disent que la nature n'avoit plus rien pour les femmes. Cependant il lui restoit encore quelque chose , puisqu'elle leur accorda la beauté.

ODE III.

SUR L'AMOUR MOUILLÉ.

DERNIÈREMENT au milieu de la nuit, lorsque l'Ourse tourne sous la main du Bootes, & que tous les hommes accablés de fatigues, s'abandonnent au repos, l'Amour survenant tout-à-coup, heurte à ma porte. Qui frappe, m'écriai-je, vous allez troubler mes songes. Ouvrez, répond l'Amour, ne crains rien; je suis un jeune enfant tout mouillé, égaré dans l'obscurité de la nuit. Touché de ce discours, j'allume aussitôt ma lampe; j'ouvre, j'apperçois un enfant, portant un arc, un carquois & des ailes. Je l'approche du feu; je réchauffe ses mains dans les miennes, & j'exprime l'eau de ses cheveux humides. A peine étoit-il réchauffé qu'il dit, essayons mon arc, & voyons si la pluie ne l'a point endommagé. Il le tend, me lance un trait cruel jusques au fond du cœur (1); faute en éclatant de rire, & me dit: félicite-moi, mon hôte, mon arc est en bon état, mais ton cœur est bien malade.

(1) Et comme un Taon, il me blesse au fond du cœur.

Cette Ode est une des plus belles d'Anacréon : rien de plus ingénieux & de plus agréable. Toute cette fiction est charmante. L'inimitable la Fontaine a traduit en vers cette Pièce. La copie est véritablement un chef-d'œuvre de délicatesse & de naïveté.

J'étois couché mollement,
Et , contre mon ordinaire ,
Je dormois tranquillement ;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Le vent , le froid & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvre , dit-il , je suis nu.
Moi , charitable & bon homme ,
J'ouvre au pauvre morfondu ,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt ,
Répartit-il , car il faut
Qu'auparavant je m'effuie.
J'allume aussi-tôt du feu ;
Lui regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc , dont je me méfie.
Je m'approche toutefois ,
Et de l'enfant prends les doigts ,
Les réchauffe , & dans moi-même
Je dis : pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? C'est un enfant.

.
.

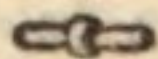
L'enfant , d'un air enjoué
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure ,
Et sa blonde chevelure ,
Prend un trait , un trait vainqueur ,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà , dit-il , pour ta peine :
Souviens-toi bien de Climène ,
Et de l'Amour : c'est mon nom.
Ah , je vous connois , lui dis-je ,
Ingrat & cruel garçon ,
Faut-il que , qui vous oblige ,
Soit traité de la façon !
L'Amour fit une gambade ,
Et le petit scélérat
Me dit : pauvre camarade ,
Mon arc est en bon état ,
Mais ton cœur est bien malade.

ODE IV.

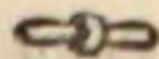
SUR LUI-MÊME.

COUCHÉ mollement sur le tendre myrte , &
sur des feuilles de lotos , je veux boire à mon
gré. Que l'Amour , son manteau retrouffé sur
l'épaule , me verse du vin. Le cercle de la vie
roule comme un char rapide. Il ne reste de
nous , après notre mort , qu'un peu de poussière.

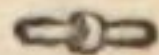
Pourquoi couvrir de parfums ma tombe ? Pourquoi faire des libations inutiles ? Parfume-moi plutôt , tandis que je respire encore. Couronne-moi de roses : Appelle , & fais venir ici ma maîtresse. Je veux , ô Amour , chasser toute inquiétude , & descendre en dansant chez les morts.



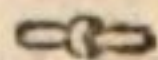
Couronnons-nous de fleurs nouvelles ,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir :
Profitions du printems qui passera comme elles ,
L'âge nous presse d'en jouir.



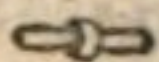
Hâtons-nous , tout nous y convie ;
Saïssions le présent , sans soin de l'avenir ;
Craignons de perdre un jour , un instant d'une vie
Que la mort doit si-tôt finir.



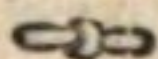
Sa rigueur n'épargne personne ,
Tout l'effort des humains n'interrompt pas ses loix ;
Et de la même faux la cruelle moissonne
Les jours des Bergers & des Rois.



Si-tôt que froids & vains fantômes
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords ,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres
Royaumes ;
Il n'est point d'Amours chez les morts.

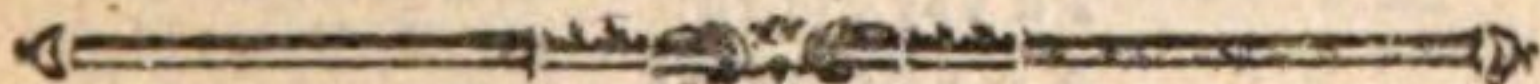


On n'y fait plus chanter , ni rire ;
Ils n'ont plus ce Nectar qui comble ici nos vœux ,
Ces festins , où des Rois contrefaisant l'Empire ,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.



Des jours que la Parque nous file
Consacrons donc le cours à Cypris , à Bacchus :
Eh ! que faire sans eux d'une vie inutile !
Il vaudroit autant n'être plus.

LA MOTTE.



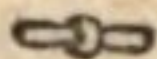
ODE V.

SUR LA ROSE.

COURONNONS nos coupes de feuilles de
Roses (1). La Rose est la fleur des Amours :
parons-en nos têtes. Buvons & rions avec une
douce volupté. La Rose est la plus belle des
fleurs. Elle fait tout le soin du printemps. Les
Roses sont les délices des Dieux. Lorsque l'A-
mour danse avec les Graces , ses beaux cheveux
sont ornés de boutons de Roses. Je vais donc
me couronner , & toucher ma Lyre. J'irai , ô
Bacchus , avec une jeune Beauté au sein arrondi ,

(1) Mêlons la Rose avec Bacchus.

danfer dans ton temple , le front ceint de plusieurs couronnes de Roses.



Les Poëtes ont souvent célébré les charmes de la Rose. La Rose est le plus beau présent qu'un Berger puisse faire à sa tendre Bergère. Les vers suivans sont d'une mollesse , & d'une douceur inexprimables.

Belle Rose ,
Que j'arrose ,
Tes charmes naissans
Sont l'honneur du Printems :

Tu vas plaire
A ma Bergère ;
Mais son teint plus frais
Efface tes attraits.

Il faut , avant que je te cueille ,
Que je t'anime d'un baiser ;
Discrètement sur cette feuille ,
Mes lèvres vont le déposer.

Belle Rose ,
Que j'arrose ,
Si c'est ton destin
D'approcher de son sein ;
Si sa bouche
Aussi te touche ,
Donne-lui pour moi
Ce gage de ma foi.

Pour Colette que j'adore ,
Joli bouton , tu vas t'ouvrir :

Reçois

Reçois encore ce soupir
Pour te hâter d'éclorre ;
Mais conserves-en la flamme.

Que ta jeune fleur
Se penche sur son cœur :
Que Colette au fond de l'ame,
En sente l'ardeur ,
Et songe à mon bonheur.



O D E V I.

SUR UNE ORGIE GALANTE.

METTONS des couronnes de Roses sur nos têtes ; buvons, livrons - nous à une aimable gaieté. Une jeune Bergère tenant un Thyrsé garni de feuilles de lierre , danse d'un pied léger (1) au son de la Lyre , pendant qu'un jeune homme , laissant flotter ses beaux cheveux , marie sa voix mélodieuse aux accords touchans d'un Luth. Cupidon à la blonde chevelure , accompagné du charmant Bacchus , & de la belle Cythérée , se livre avec joie aux plaisirs de la table , si délicieux pour les vieillards.

(1) Danse d'un pied mignardelet.

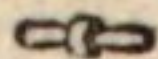
REMI BELLEAU.



O D E V I I.

S U R L' A M O U R.

L'AMOUR marchant dans un chemin difficile ,
me contraignit avec une tige d'hyacinthe de le
suivre dans sa course. Pendant que je traversois
les bois épais , que je franchissois les précipices
& les torrens rapides , un serpent me piqua.
Mon ame vint à l'instant sur mes lèvres éteintes ;
j'étois près de mourir ; mais Cupidon agitant
ses ailes sur mon front , me dit : eh , pourquoi
ne veux-tu pas aimer ?



Anacréon a voulu prouver dans cette Ode ,
que l'Amour sans flèches , sans arc & sans flam-
beau , n'en est pas moins à craindre , & qu'il
est presque impossible d'éviter les traits de ce
Dieu redoutable.

Il n'est point de cœur sauvage ,
Que l'Amour n'engage :
Ce Dieu fait sentir ses traits ,
Où l'astre du jour ne luit jamais ,
On soupire ,
Jusques dans le sombre Empire :
Nous portons ses fers
Jusques dans les Enfers.

DANCHET.

ODE VIII.

SUR UN SONGE.

ÉCHAUFFÉ par la liqueur de Bacchus , une nuit que je sommeillois sur des tapis de pourpre, je m'imaginois courir légèrement après de jeunes filles. Des jeunes gens plus beaux que Bacchus, se mocquoient de moi , à cause de ces beautés charmantes. Je veux les embrasser ; je m'éveille , & me voyant seul , j'essaie de me rendormir pour rappeler cet agréable songe.

ODE IX.

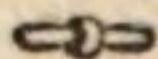
SUR UNE COLOMBE.

D'ou viens-tu , aimable Colombe , d'ou viens-tu ? d'ou naissent les parfums , qu'en volant par les airs , tu exhales comme une rosée odorante ? Quel est ton maître , je voudrois le savoir ?

LA COLOMBE.

Anacréon m'envoie vers Bathylle , dont la beauté soumet tous les cœurs. Ce Poëte m'obtint de Vénus pour une chanson qu'il fit en son honneur : je le fers depuis ce moment , & , comme

tu vois , je porte ses lettres amoureuses. Il dit que bientôt il me rendra la liberté , mais quand il me la rendroit , je resterois toujours à son service. Qu'ai-je besoin de voler dans les champs , sur les montagnes , de chercher une retraite sur les arbres , & d'être réduite pour toute nourriture à quelques graines sauvages : tandis que je me nourris du pain que je prends dans les mains d'Anacréon même : que je bois dans sa coupe le vin qu'il a goûté. Quand j'ai bu , je tourne amoureusement autour de mon maître ; je le couvre ensuite de mes ailes ; & si je me sens assoupie , je vais me poser & je m'endors sur sa Lyre. Tu es instruit ; adieu : tu m'as rendue plus babillarde qu'une Corneille.



Vu que je mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacréon , qui me donne
Du même vin qu'il ordonne
Pour sa bouche ; & quand j'ai bu ,
Et mignonnement repu ,
Sur sa tête je sautelle ;
Puis de l'une & l'autre aile
Je le couvre , & sur les bords
De sa Lyre je m'endors.

Les deux derniers vers de Remi Belleau sont très-imitatifs : on croit voir la Colombe s'endormir peu à peu sur la Lyre de son maître. Le Poëte François a tâché d'imiter la cadence des vers grecs qu'il suffit de savoir lire , pour en sentir toute la beauté.

ODE X.

SUR UN AMOUR DE CIRE.

UN jeune homme vendoit un Amour de cire. Me trouvant auprès de lui, combien veux-tu, lui dis-je, de cette petite statue ? Il me répondit en Dorien, donnez-m'en ce que vous voudrez. Je vous dirai sincèrement que je ne suis point ouvrier en cire ; mais je ne veux pas habiter davantage avec un Amour qui se plaît à consumer tout de ses feux (1). En ce cas donne-moi donc pour une drachme, donne-moi cet hôte charmant (2). Pour toi, ô Cupidon, enflamme soudain mon cœur, sinon je te jette au feu, & je te fais fondre toi-même.

ODE XI.

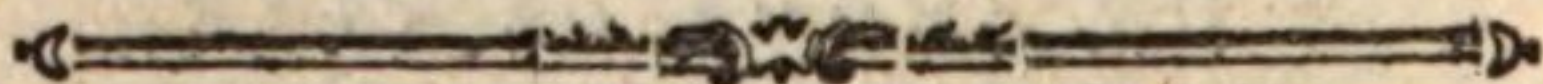
SUR LUI-MÊME.

LES femmes me disent ; tu es vieux, ô Anacréon ! prends ce miroir, vois, tu n'as plus de

(1) Nous préférons la correction de Corneille de Paw. Le texte ordinaire porte *qui désire tout*.

(2) *Donne-moi ce Dieu charmant qui partagera mon lit.*

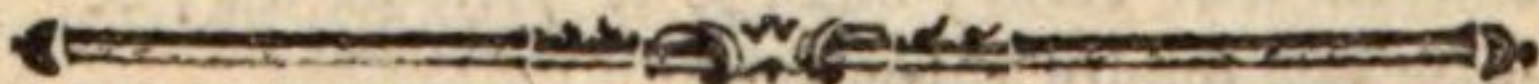
cheveux, ton front est chauve. Quant à mes cheveux j'ignore si j'en ai ou je n'en ai point; mais je fais que plus un vieillard approche de la mort, plus il doit se livrer aux plaisirs.



ODE XII.

SUR UNE HIRONDELLE.

COMMENT, Hironnelle babillarde, comment veux-tu que je te punisse? Couperai-je le bout de tes ailes, ou plutôt t'arracherai-je la langue, comme le barbare Térée? pourquoi avant l'Aurore es-tu venue dissiper par tes chants mes songes délicieux?



ODE XIII.

SA FUREUR.

L'EFFÉMINÉ Atys, devenu, dit-on, furieux par la vengeance de Cybèle, faisoit retentir les échos des montagnes (1). Ceux qui boivent de l'eau mystérieuse de la fontaine de Claros, con-

(1) Cybèle ayant reconnu qu'Atys s'étoit refroidi pour elle, le fit mutiler & entrer en fureur. Le Poëte fait allusion à cette vengeance. On peut consulter le discours de l'Empereur Julien sur la mère des Dieux.

sacrée à Phébus , entrent en fureur , & prophétisent à grands cris. Pour moi je veux , parfumé d'essences , plein de Bacchus , je veux me livrer avec ma maîtresse à d'amoureux transports.

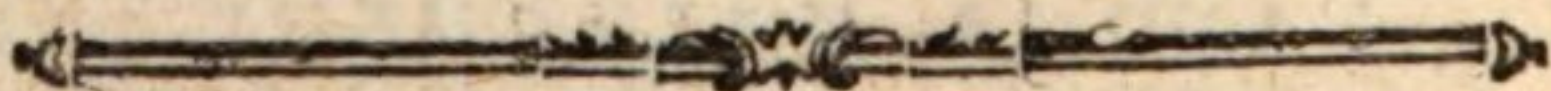
*ODE XIV.**L'AMOUR VAINQUEUR.*

C'EN est fait , il faut que j'aime. L'Amour me le conseilloit l'autre jour ; mais insensé que j'étois , je fus rebelle à ses conseils. Soudain ce Dieu prend son carquois , arme son arc , & se dispose à me combattre. Comme Achille , j'endosse une cuirasse , je saisis un bouclier , un javelot , & je combats contre l'Amour. Il lance ses traits , je fuis. Quand il les eut tous épuisés , furieux , il se lance lui-même au lieu de trait , pénètre au fond de mon cœur , & m'ôte les forces. En vain je tiens ce bouclier : je ne peux rien au-dehors ; le combat se livre au-dedans de moi-même.

*ODE XV.**SUR SES GOUTS.*

JE vois avec indifférence Gygès , Roi de Sardis. La soif de l'or ne me tourmente point :

je ne suis nullement jaloux du sort des tyrans. Tout mon soin , c'est de parfumer mes cheveux ; de ceindre ma tête de couronnes de roses. Je ne pense qu'au présent. Et , qui connoît le lendemain ? Bois donc , pendant que tes jours sont fereins ; goûte les plaisirs de la table ; fais des libations à Bacchus , de peur qu'une maladie subite ne te dise : *désormais tu ne boiras plus.*

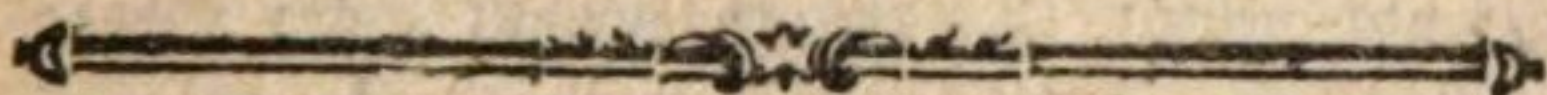


ODE XVI.

S U R L U I - M Ê M E.

TU chantes les guerres des Thébains : un autre célèbre les guerres des Phrygiens : & moi je chante mes défaites. Ni cavalerie , ni flotte , ni infanterie , n'ont causé ma perte. Mais un ennemi bien différent , les yeux enflammés de ma maîtresse me percent jusqu'au fond du cœur (1).

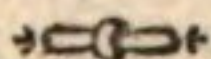
(1) Henri IV. ce bon Roi , ce père de ses peuples , ce Prince aimable , dont on ne peut prononcer le nom sans attendrissement , dit un jour au Nonce du Pape , qui se trouvoit avec lui à un ballet , composé de quinze femmes , des plus belles & des plus qualifiées de la Cour : *M. le Nonce , je n'ai jamais vu de plus bel Escadron , ni de plus périlleux que celui-là.*



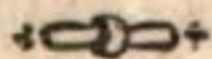
ODE XVII.

SUR UNE COUPE D'ARGENT.

VULCAIN , fonds cet argent : fais , non une armure complete , (car quels charmes ont pour moi les combats) mais une coupe large & profonde. Ne représente dessus ni la brûlante canicule , ni le chariot , ni le triste Orion. Qu'ai-je besoin des Pléïades , des étoiles du Bootes ? Grave tout autour des vignes , des grappes de raisin , l'Amour & Bathylle , foulans la vendange avec le charmant Bacchus.



Aulu - gelle rapporte que cette Ode fut chantée & jouée sur des instrumens , pendant un repas auquel il assistoit. Elle a été rendue en latin , un peu différemment par Crinitus. Cette traduction , ou plutôt cette imitation m'a paru très-agréable. Je vais la donner ici en françois.



Puissant Dieu de Lemnos , Vulcain , façonne-moi une coupe d'argent : qu'elle soit large & profonde. Ne grave dessus ni les Astres , ni le Bootes , ni les Pléïades , ni Mars armé de sa cuirasse , ni les combats sanglans. Que m'importent les Astres , Mars & les combats. Représente

sente plutôt Bacchus chancelant , des vignes flexibles , des pampres verdoyans , des grappes vermeilles , des branches errantes de lierre , & l'Amour dardant de tous côtés ses feux vainqueurs.



ODE XVIII.

SUR LE MÊME SUJET.

BEL art , déploie toute ta magie ; grave sur une coupe charmante , le printems , cette saison qui produit les roses , nos plus chères délices...

.
 Artiste fameux , mets en œuvre cet argent , fais un vase , & représente dessus des festins délicieux ; mais je t'avertis de ne graver ni des sacrifices étrangers , ni des sujets terribles. Figure plutôt le fils de Jupiter , Bacchus qui nous prodigue son Nectar , & Vénus lui offrant une coupe , en applaudissant au jeune Hyménée. Grave sous les pampres épais d'une vigne chargée de grappes , les Amours désarmés , & les Graces riantes. Forme un groupe d'aimable jeunes gens : ou , si tu l'aimes mieux , représente Apollon , jouant & folâtrant (1).

(1) Corneille de Paw croit avec raison que cette Ode est composée de deux fragmens. J'ai fait usage de ses corrections. Je n'avertis pas toujours quand je suis ce Commentateur.

ODE XIX.

QUE TOUT BOIT.

LA terre boit la pluie : les arbres pompent
 ses sucs : la mer engloutit les fleuves (1) : le
 soleil boit la mer , & la lune boit les feux du
 soleil. Pourquoi donc me contrarier , ô mes
 amis , quand je veux boire ?

ODE XX.

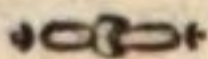
LES SOUHAITS.

NI OBÉ fut changée en rocher sur les monts
 Phrygiens ; & la fille de Pandion métamorphosée
 en hirondelle fendit les airs. Pour moi que ne
 suis-je ton miroir , tu me fixerois sans cesse !
 ta tunique (2) , tu me porterois toujours ! Je
 voudrois être l'onde pure , où tu viens baigner
 ton beau corps. Que ne suis-je les parfums

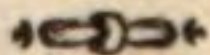
(1) On n'a point encore rendu le sens de ce
 vers : on traduit ordinairement . *la mer boit les
 vents*. Cette idée ne présente aucun sens raison-
 nable.

(2) La tunique chez les Grecs se mettoit sur
 la peau.

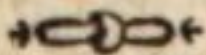
dont tu te fers : la bandelette qui presse ton sein : l'ornement de ton col ! Jeune beauté , que ne suis-je au moins ta chaussure , tu me presserois de tes pieds délicats (1) !



Les vers suivans renferment peut-être plus de délicatesse , plus de volupté que ceux-mêmes d'Anacréon.



Que ne suis-je la fougère
Où , sur le soir d'un beau jour ,
Se repose ma Bergère
Sous la garde de l'Amour !

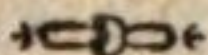


Que ne suis-je le zéphire
Qui caresse ses appas !

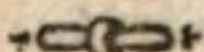
(1) Une personne d'un goût sûr , d'un tact fin & délicat , M. Rigoley de Juvigny , croit que l'on devroit traduire à peu près de cette manière : *que ne suis-je ta chaussure , je toucherois , je presserois tes pieds délicats.* Ce sens est fort beau , & présente quelque chose de plus voluptueux encore que le vers d'Anacréon. J'avoue avec plaisir , que j'ai les plus grandes obligations à M. de Juvigny , en matière de goût & de délicatesse. Il a bien voulu revoir ma traduction , & m'aider de ses conseils , que j'ai toujours suivis.

On a eu tort de traduire par le mot bas de soulier : les termes de *brodequin* , de *cothurne* , ne sont pas plus justes. Le *sandalon* étoit une espèce de chaussure de femmes , composée d'une seule semelle qui s'attachoit avec des bandelettes & des agrafes.

L'air que sa bouche respire ;
La fleur qui naît sous ses pas !



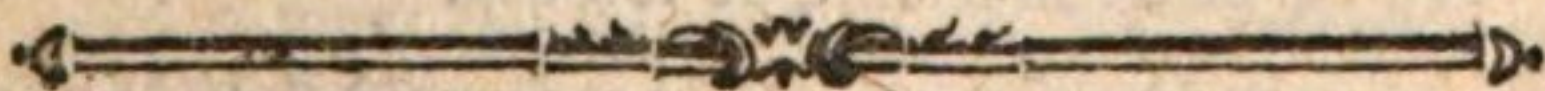
Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein !
Que ne suis-je la parure
Qu'elle met fortant du bain !



Que ne suis-je cette glace
Où ses charmes répétés ,
Offrent à l'œil une grace
Qui sourit à ses beautés !



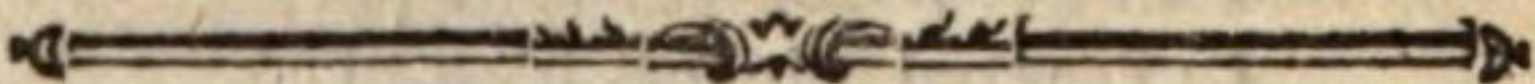
Que ne suis-je la fauvette ,
Qu'avec plaisir elle instruit ;
Et qui sans cesse répète :
Baïsez , baïsez jour & nuit !



ODE XXI.

SUR SA SOIF.

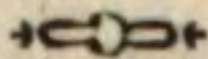
DONNEZ , femmes charmantes , donnez
que je boive à pleine coupe ! Quoique j'aie bu
déjà beaucoup , je suis très-altéré : je puis à
peine respirer. Donnez-moi de ces fleurs ! mon
front dessèche les couronnes que je porte. Mais
comment pourrai-je dissiper les feux de mon
amour ?



O D E X X I I.

A B A T H Y L L E.

A S S E Y E Z - V O U S , ô mon cher Bathylle ,
 sous cet ombrage délicieux. Les feuilles naissan-
 tes , & les tendres rameaux de ce bel arbre
 font agités mollement par les zéphirs. Une fon-
 taine limpide coule dans les environs avec un
 doux murmure. Peut-on voir une retraite aussi
 charmante , & ne pas s'y reposer un instant !



Grotte , d'où sort ce clair ruisseau ,
 De mousse & de fleurs tapissée ,
 N'entretiens jamais ma pensée
 Que du murmure de ton eau.

CHAULIEU.

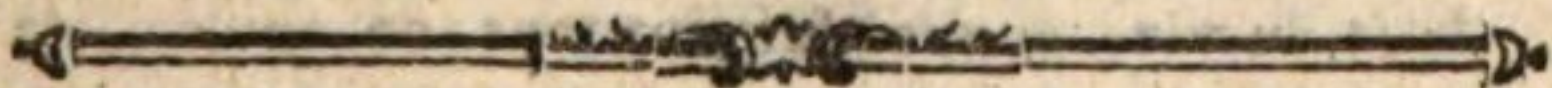


O D E X X I I I.

S U R L' O R.

S I Plutus prolongeoit avec ses richesses la
 vie des hommes , j'accumulerois des trésors , je
 les garderois soigneusement. Au moment fatal
 j'en donnerois une partie à la mort , afin qu'elle
 me laissât. Mais si les mortels ne peuvent rache-

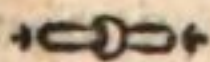
ter leur vie , à quoi l'or me serviroit-il ? Pourquoi gémirois-je inutilement ? Pourquoi verserois-je des pleurs , si la mort est inévitable ? Je préfère aux trésors , d'excellent vin , les entretiens de mes amis , & les douceurs que je goûte dans les bras voluptueux de ma maîtresse.



O D E X X I V.

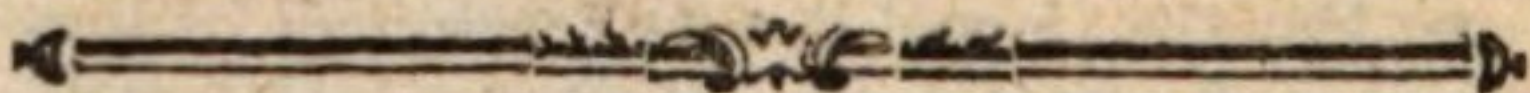
S U R L U I - M Ê M E.

JE suis né mortel : je dois parcourir rapidement la carrière de la vie : je ne me ressouviens que de mes jours écoulés , sans connoître ceux qui me restent. Loin de moi , cruelles inquiétudes , ne troublez point mon repos ! Avant que la mort me surprenne je veux badiner , rire & danser avec le charmant Bacchus.



Gacon rend ainsi cette Ode :

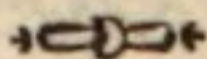
Je suis né pour mourir ; c'est un Arrêt du sort :
De mes jours écoulés je fais quel est le nombre ;
Et l'avenir cache dans l'ombre
L'heure qui doit marquer ma mort.
Mais sans sonder la destinée
Par de trop curieux désirs ;
Avant cette triste journée ,
Je ne songe qu'à mes plaisirs.



ODE XXV.

SON AMOUR POUR LE VIN.

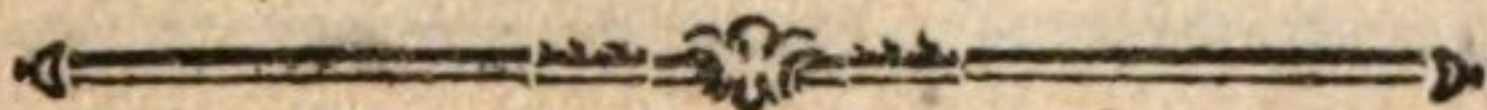
MES inquiétudes s'évanouissent , quand je bois du vin. A quoi servent tant de soins , de peines , de gémissemens ? Il faut que je meure , malgré tous mes regrets ; & , pourquoi ne mettrois-je pas à profit le présent ? Buvons , ô mes amis , de la liqueur du beau Bacchus ; le chagrin s'endort au milieu des coupes.



Gacon traduit ainsi cette Ode :

Buvons , est-il un plus doux fort ?
Contre les accidens le vin nous fortifie ,
Bien mieux que la Philosophie.
A quoi bon tant de soins pour prévenir la mort ?
Je fais que , tôt ou tard, nous deviendrons sa proie :
Mais puisqu'il nous faut tous finir ,
Passons le présent avec joie ,
Et ne craignons point l'avenir.

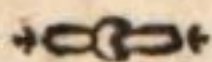




ODE XXVI.

SUR LE MÊME SUJET.

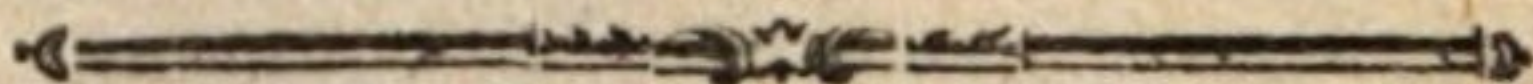
BACCHUS bannit tous mes chagrins : quand j'ai bu , je crois posséder les trésors de Crésus , & je chante des airs agréables. Couché mollement , la tête couronnée de lierre , je dédaigne tout l'Univers. Allez combattre : pour moi je veux boire. Vîte , que l'on m'apporte une coupe ; j'aime mieux perdre la raison que la vie.



Le voluptueux Chauvieu pensoit comme Anacréon , si l'on en doit juger par les vers suivans.

Cher ami , vois dans ce verre
Pétiller ce jus divin :
Quand tout le monde est en guerre,
J'adore en paix ma catin.
Avec elle & le bon vin ,
Je me suis fait un destin ,
Dont la douceur infinie
N'aura jamais de fin
Que celle de ma vie.

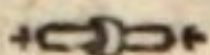




O D E X X V I I.

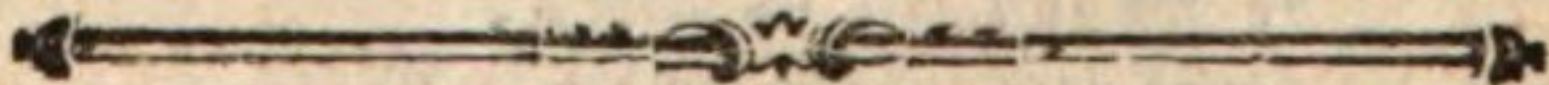
S U R L E M Ê M E S U J E T.

J E danse , dès que je suis échauffé par la liqueur de Bacchus qui chasse les soucis , & fait naître la joie. Je fais goûter des plaisirs délicats, malgré mon amour pour le vin. Le bruit des instrumens , les chansons & Vénus , me font éprouver de douces sensations , & je veux toujours danser.



Sanguin de saint Pavin , libertin fameux , & disciple de Théophile , s'est peint ainsi lui-même.

Je n'ai l'esprit embarrassé
De l'avenir , ni du passé.
Ce qu'on dit de moi peu me choque :
De force choses je me mocque :
Et sans contraindre mes desirs ,
Je me donne entier aux plaisirs ,
Le jeu , l'amour , la bonne chère , &c.

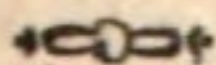


O D E X X V I I I.

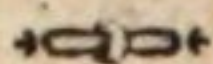
P O R T R A I T D E S A M A I T R E S S E.

P EINTRE fameux , Peintre incomparable dans cet Art cultivé à Rhodes , peins d'après mon

récit ma maîtresse absente. Peins ses beaux cheveux noirs , ondoyans ; qu'ils paroissent exhaler , s'il est possible , les plus doux parfums. Trace sous l'ébène de ces cheveux , un grand front d'ivoire. Ne sépare , ni ne confonds ses sourcils ; qu'ils naissent & se terminent par un arc imperceptible. Peins ses paupières noires , ses yeux bleus , tels que les a Minerve , & pleins de feu : qu'ils brillent d'une humide flamme , comme ceux de Vénus. Pour peindre le nez & les joues , mêle la blancheur du lait , à la fraîcheur , à l'éclat de la rose. Que ses lèvres invitent , appellent le baiser. Que les Graces voltigent sur son menton délicat , autour de son col d'albâtre. Enfin , couvre son beau corps d'une robe de couleur purpurine : laisse à travers échapper quelques traits , qui fassent juger de la beauté de ceux qu'on ne voit pas. Finis : c'est ma maîtresse elle-même. O portrait enchanteur , tu vas parler !

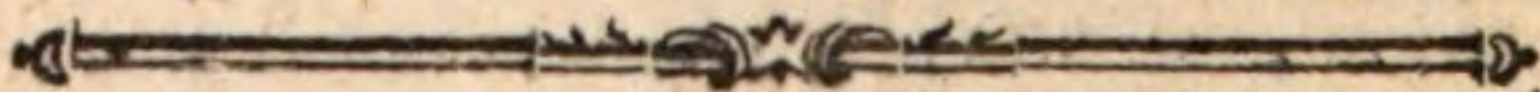


Cette Ode est un chef-d'œuvre. Anacréon n'a rassemblé dans ce portrait de sa maîtresse , que des pensées fines , délicates , voluptueuses ; des expressions brillantes , douces , tendres & molles , pour ainsi dire. Le Peintre des graces peut seul exprimer le coloris séduisant de ce portrait.



O toi , qui peins d'une façon galante ;
 Maître passé dans Cythère & Paphos ,
 Fais un effort : peins-nous Iris absente.
 Tu n'as pas vu cette beauté charmante ,
 Me diras-tu : tant mieux pour mon repos :
 Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
 Premièrement , mets des lis & des roses ;
 Après cela des amours & des ris.
 Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
 D'une Vénus tu peux faire une Iris.
 Nul ne sauroit découvrir le mystère :
 Traits si pareils jamais ne se sont vus ;
 Et tu pourras à Paphos & Cythère
 De cette Iris refaire une Vénus.

LA FONTAINE.

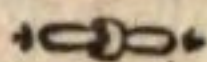


O D E X X I X.

L'AMOUR ENCHAINÉ PAR LES MUSES.

LES Muses enchainèrent un jour Cupidon
 avec des fleurs , & le laissèrent sous la garde de
 la beauté. Vénus cherche l'Amour pour le déli-
 vrer ; promet le prix de sa rançon. C'est en-
 vain ; l'on briseroit ses chaînes , qu'il ne s'en-
 fuirait pas ; il aime trop sa captivité (1).

(1) La liberté vaut-elle un si doux esclavage ?
Melle. DE LOUVENCOURT.



Cette Ode a donné naissance à la Comédie des *Graces* de M. de Saint-Foix. Cette dernière pièce paroît écrite par Cupidon , par les *Graces* elles-mêmes. L'Ode d'Anacréon a toute la fraîcheur , & tout l'éclat d'un bouton de rose : en voici la traduction en vers par Gacon.

Un jour les neuf savantes Sœurs ,
Par une aimable tyrannie ,
Après avoir lié l'Amour avec des fleurs ,
Le donnèrent en garde à la belle Uranie,
Vénus pour racheter son fils ,
De sa rançon offre le prix.
Mais s'étant fait une habitude
De sa douce captivité ,
Il préfère la servitude
Aux charmes de la liberté.



ODE XXX.

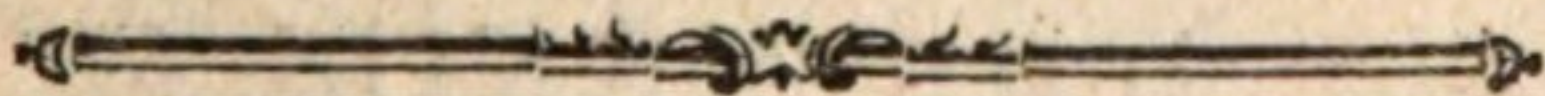
PORTRAIT DE BATHYLLE.

O toi qui d'une main habile ,
Veux faire un portrait de Bathylle ,
Pour dignement t'en acquitter ,
Peintre , tu n'as qu'à m'écouter !
D'abord fais que sa chevelure
Soit d'un noir luisant dans le fond ;
Et que flottant à l'aventure ,

Le bout tire un peu sur le blond.
Sous ses sourcils , d'un noir d'ébène ,
Peins ses beaux yeux , dont les regards
Nous laissent discerner à peine ,
S'ils font de Vénus , ou de Mars.
Que sur l'une & l'autre joue
Un petit poil folet se joue ;
Et fais qu'une aimable pudeur
S'y trouve jointe à la candeur.
A l'égard de sa bouche aimable ,
Moi-même je ne trouve pas
Un terme qui soit convenable ,
Pour t'en exprimer les appas.
Comme de sa noble éloquence ,
Tu ne peux peindre les douceurs ,
Fais que , même par son silence ,
Il touche & gagne les cœurs.
Pour son col , peins d'après nature ,
Le col du Mignon de Vénus.
Donne-lui les mains de Mercure ,
Et l'estomac du beau Bacchus.
Fais qu'à son air on reconnoisse ,
Qu'enflammé depuis peu de jours ,
Un desir inconnu le presse ;
Effet des premières amours.
Je perdrais le tems en paroles ,
Si j'exigeois de ton pinceau ,
Qu'il représentât ses épaules ;
Ce n'est pourtant pas le moins beau.
Mais puisqu'il ne t'est pas possible
De rendre leur beauté visible ;

Pour finir ce rare portrait ;
Donne à ses pieds le dernier trait.
C'est assez : un si bel ouvrage
Ne sauroit jamais se payer :
Voilà Bathylle tout entier :
Tel est son port & son visage.
Porte-le au temple de Junon ;
Car alors il sera facile ,
De prendre Apollon pour Bathylle ;
Ou Bathylle pour Apollon.

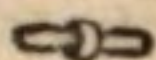
G A C O N.



ODE XXXI.

FUREUR BACHIQUE.

Au nom des Dieux, laissez , laissez-moi boire
à pleine coupe ! Je veux , je veux me livrer à
une aimable folie. Alcméon & Oreste devinrent
furieux après avoir tué leurs mères. Pour moi ,
je veux sans être souillé de meurtres , mais
échauffé par la liqueur de Bacchus , je veux
éprouver de doux transports. Hercule , agité
par les Furies , brisoit l'arc & le pesant carquois
d'Iphitus. En proie à la fureur , Ajax frappoit
son bouclier avec l'épée d'Hector. Pour moi je
veux , une large coupe à la main , les cheveux
couronnés de fleurs , sans arc , sans épée , je
veux me livrer à de douces fureurs.



Gouverne qui voudra cet immense univers :
Tout est indifférent dans la fureur bachique.

A l'ombrage des pampres verts ,
Le buveur dégagé de mille soins divers ,
Au culte de Bacchus sans réserve s'applique ;
Et bravant du bon sens le pouvoir tyrannique ,
Il met sa raison dans les fers.

Mme. DESHOULIERES.



ODE XXXII.

SES AMOURS INNOMBRABLES.

SI vous pouvez compter toutes les feuilles des arbres , nombrer les flots de la mer entière , je vous charge seul du calcul de mes amours. Mettez premièrement vingt maîtresses d'Athènes : ensuite quinze : ajoutez-en un nombre infini de Corinthe , ville d'Achaïe , où les femmes ont tant d'attraits : deux mille de Lesbos , d'Ionie , de Carie , de Rhodes . . . Que dites-vous ? vous exagérez ? Et je n'ai point encore parlé de mes maîtresses de Syrie , de Canope , de Crète , cette île fameuse , où l'Amour célèbre ses mystères. Ajouterai-je les Beautés qui ont enflammé mon cœur au-delà de Cadix , de la Bactrienne , & des Indes ?

ODE

ODE XXXIII.

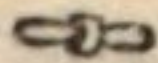
SUR LE MÊME SUJET.

Tu reviens tous les ans, hirondelle chérie ;
tu construis ton nid pendant les beaux jours , &
l'hiver tu pars subitement pour revoir , ou les
bords du Nil , ou Memphis. Cupidon fait con-
tinuellement son nid au fond de mon cœur. Un
Amour veut essayer ses aîles , un autre est en-
core dans la coque ; tandis qu'un troisième est
seulement à demi-éclos. Ces petits Amours ne
cessent de pousser des cris confus. Les plus âgés
nourrissent les plus jeunes , qui , devenus
bientôt grands eux-mêmes , en produisent d'au-
tres à leur tour. Que deviendrai-je ? il m'est
impossible de porter dans mon cœur cet essaim
nombreux d'Amours.

ODE XXXIV.

A UNE JEUNE FILLE.

Ne me fuyez pas à cause de mes cheveux
blancs. Ne dédaignez pas mon amour , parce
que toute la fleur de la jeunesse brille sur votre
visage. Considérez combien les lis éclatans ,
mêlés avec des roses , forment des couronnes
agréables !



Il est vrai que la vieilleſſe
A fait blanchir mes cheveux :
Mais de la vive jeuneſſe
J'ai ſçu conſerver les feux.
Ah ! malgré tout l'avantage
Que vous donne le bel âge ,
Venez , uniſſons nos cœurs :
Dans ces couronnes de fleurs
Voyez avec quelle grace ,
Belle Eucharis ,
Une roſe s'entrelace
Avec les lis.



ODE XXXV.

SUR UN TABLEAU D'EUROPE.

CE taureau me paroît être Jupiter : il porte
ſur ſon dos une jeune Sidonienne ; traverse le
vaſte Océan , & de ſes pieds fend les flots. Un
autre taureau ne quitteroit point ſes pâturages
pour nager ſur l'onde : Jupiter ſeul peut l'avoir
tenté.



ODE XXXVI.

IL FAUT JOUIR DU PRÉSENT.

A quoi bon m'enseigner les loix & les sophismes captieux des Rhéteurs ? quel avantage retirerai-je de toutes ces disputes , qui ne me serviront jamais de rien ? apprenez - moi plutôt à boire de la douce liqueur de Bacchus : enseignez-moi plutôt à folâtrer avec l'aimable Cypris. Ma tête est couronnée de cheveux blancs ; le tems presse : donne-moi de l'eau ; verse du vin ; endors ma raison : bientôt tu me déposeras dans le tombeau. Les morts n'ont plus de desirs.

ODE XXXVII.

SUR LE PRINTEMPS.

CONSIDÉREZ comme , au retour du Printemps , les roses brillent de tous leurs charmes. Regardez les ondes amollies par la douceur de la saison nouvelle : voyez les plongeurs se jouer sur l'eau : examinez les grues qui s'en retournent. Le soleil répand ses rayons sans obstacle. Les nuages ténébreux sont dissipés. Les campagnes cultivées offrent un coup d'œil riant. La

terre se couvre d'une agréable verdure. L'olive se développe. La vigne se couronne de pampres verdoyans. Les jeunes fruits paroissent en abondance , à travers les feuilles & les tendres rameaux.



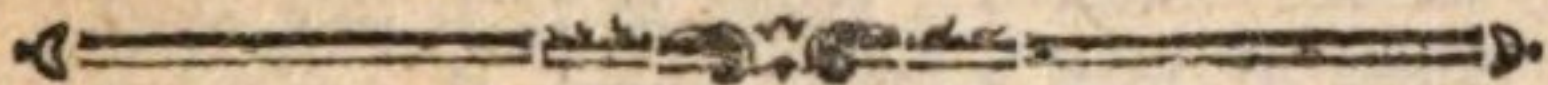
ODE XXXVIII.

SON GOUT POUR LE PLAISIR.

JE suis vieux : cependant je bois mieux encore que les jeunes gens. Faut-il danser ? au lieu d'appui , je tiens une bouteille (1). Je n'ai pas besoin de la plante consacrée à Bacchus (2). Aille combattre qui voudra : il le peut. Esclave, apporte-moi une coupe délicieuse , remplie d'un vin exquis ? Quoique blanchi par les années , j'imiterai Silène en dansant.

(1) *Je tiens un outre.* Le Poëte fait peut-être allusion à la fête des *Ascolies* en usage chez les Grecs. Le Scholiaste s'exprime ainsi : « Quand » on célébroit la fête des vaisseaux , on met- » toit au milieu de la place un outre enflé. Ceux » qui vouloient disputer le prix , étoient obli- » gés de se tenir dessus , jusqu'à ce qu'ils eussent » vuïdé l'outre qu'ils tenoient. Celui qui avoit » fini le premier , sans vaciller , recevoit , pour » sa victoire , un outre plein de vin ».

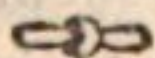
(2) *Férule* , plante que l'on portoit dans les sacrifices de Bacchus. De-là venoit le proverbe : *plusieurs portent la férule , mais peu sont inspirés de l'esprit de Bacchus.*



ODE XXXIX.

SUR LE MÊME SUJET.

QUAND je bois du vin , la joie passe dans mon cœur , & je célèbre les Muses. Quand je bois , je livre aux vents qui grondent sur la mer , les conseils , les inquiétudes & les soins. Quand je bois , une douce ivresse s'empare de ma raison ; je danse & je respire le doux parfum des fleurs. Ai-je bu , je forme des couronnes dont je ceins ma tête , & je chante le calme délicieux de la vie. Dès que j'ai bu , je me parfume d'essences odoriférantes ; je serre étroitement entre mes bras une jeune beauté , & je célèbre Vénus. Quand je bois du vin dans une coupe à larges bords , mon ame s'épanouit , & je goûte avec mes amis le plaisir de la danse. Quand je bois , c'est un gain véritable. C'est le seul avantage que je remporterai , puisque nous devons tous mourir.



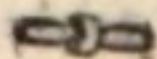
Buveur amoureux ,
Sans soins , sans attente ,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir :
Pour l'heure présente
Toujours un plaisir ;
Pour l'heure suivante
Toujours un désir,

L. C. D. B.

O D E X L.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

U N jour Cupidon n'apperçut pas une Abeille endormie au milieu d'un buisson de roses : il en fut piqué au doigt, Il ressent une vive douleur ; pousse des cris ; court , vole vers la belle Vénus. Je suis perdu , ma mère , s'écrie-t-il , je suis perdu : je me meurs : un petit serpent ailé , que les Laboureurs nomment Abeille , vient de me blesser. Si l'aiguillon d'une petite Abeille , répond Vénus , cause tant de douleur , juge par-là , ô Cupidon , de la blessure que font tes traits,



Longepierre s'exprime ainsi au sujet de cette Ode. « Voici celle qui m'a toujours le plus touché : c'est véritablement le langage de Vénus » & de l'Amour ; & tout ce que l'un & l'autre » peut avoir de douceur , est répandu dans cette » Ode divine. La fiction en est toute ingénieuse, » & toute charmante ; l'expression délicate & » fine ; la réflexion de Vénus au-dessus de tout » ce que l'on en peut dire ; enfin ce n'est que » grace , & que beauté ». Gacon parle aussi avantageusement de cette Ode. « Peut-on » traiter un sujet si stérile de lui-même par une

» fable plus riche en toutes ses parties ? Quelle
 » simplicité & quelle naïveté dans le petit
 » Amour ! Mais quelle douceur mêlée d'une
 » fine raillerie dans la mère des Graces ! »

Théocrite charmé de la beauté de cette Ode ,
 s'est exercé sur le même sujet : nous joignons
 ici la traduction de son Idylle.

Un jour une Abeille irritée bleffa l'Amour
 qui déroboit le miel de ses ruches , & lui piqua
 le bout des doigts. Ce Dieu ressent de la dou-
 leur : sa main se gonfle : il frappe du pied la
 terre ; court vers sa mère , lui montre sa blef-
 sure , se plaint de ce qu'un petit infecte , comme
 l'Abeille , cause de si grandes douleurs. Amour,
 lui répond Vénus en souriant , ne ressembles-tu
 pas aux Abeilles ? quoique petit , quelles bleffu-
 res ne fais - tu pas !

En comparant ces deux pièces , on trouve plus
 de naturel dans Anacréon , & plus d'art dans
 Théocrite. Mademoiselle de Louvencourt a ,
 pour ainsi dire , fondu ces deux pièces , & en
 a composé une Cantate charmante , intitulée
 également , *l'Amour piqué par une Abeille* : la
 voici.

Dans les jardins enchantés de Cythère ,
 Vénus rassemblait les Amours ;

La froide indifférence , & la raison sévère

De ces aimables lieux sont bannis pour toujours.
Mille Amans fortunés , conduits par la constance ,
Y reçoivent le prix des vœux qu'ils ont offerts ;
Et tout y ressent la présence

Du Dieu charmant qu'adore l'univers.

Sous les loix de la jeune Flore ,

Un éternel Printemps enchaîne les zéphirs ;

Et les fleurs qu'on y voit éclore ,

Sont l'ouvrage de leurs soupirs.

Les ruisseaux amoureux mêlent leur doux murmure
Aux concerts des oiseaux qui chantent nuit & jour ;

Le soleil y répand une clarté plus pure ,

Qu'il emprunte des feux que lui prête l'amour.

Tandis que les Amours , dans ces jardins épars ,

Moissonnent du Printemps la richesse éclatante ,

Une Rose naissante ,

Du tendre Amour arrête les regards

Rien n'est si beau que vous, dit-il, dans ce bocage ;

Jeune Rose pleine d'appas ,

Si d'autres fleurs naissent dans ces climats ,

C'est pour vous rendre un doux hommage.

Qu'à votre gloire tout conspire :

Faites l'ornement du Printemps :

Formez dans l'amoureux empire

Les chaînes des heureux amans :

Parez les Graces immortelles

Qui suivent la Mère d'amour.

Rendez à la beauté , par un juste retour ,

Encor des armes nouvelles.

L'Amour charmé cède au désir pressant

De cueillir une fleur si belle ;

Mais dans le même instant une Abeille cruelle
Ose blesser ce Dieu charmant.

Je me meurs , je succombe à ma douleur mortelle ,
Dit à Vénus , l'Amour en soupirant :
Vénus sourit de sa douleur amère ,
Elle guérit bientôt sa blessure légère ,
Et par ces mots appaise son tourment.

Charmant vainqueur , tu nous exposes
A des maux cent fois plus cuisans !
Par les peines que tu ressens ,
Juge des maux que tu nous causes !

Tes traits , puissant Dieu des amours ,
Font ressentir des peines plus cruelles ;
Ils portent dans les cœurs mille atteintes mor-
telles ,
Que tu ne guéris pas toujours.

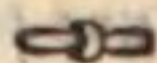


O D E X L I.

SUR LE PLAISIR ET LE VIN.

Buvons , rions & chantons en l'honneur
de Bacchus , inventeur de la danse. Ce Dieu
aime les chansons , se plaît avec Cupidon , rend
Vénus plus touchante , fait naître les graces ,
procure une douce ivresse , calme les inquié-
tudes , assoupit les chagrins. Lorsque d'aimables
jeunes gens m'apportent du vin , ma tristesse
s'enfuit avec les nuages que chassent les vents.

Prenons nos coupes , dissipons nos ennuis. Pourquoi se livrer aux sollicitudes ! Notre vie est incertaine. Comment pouvons-nous prévoir l'avenir ? Parfumé d'essences , plein d'un nectar délicieux , je veux danser & folâtrer avec des beautés charmantes. Que le chagrin ronge ceux qui le veulent bien. Pour nous , aimables convives , buvons , rions & chantons en l'honneur de Bacchus.



Triomphe , victoire :
 Honneur à Bacchus ;
 Publiions sa gloire.
 Triomphe , victoire :
 Buvons aux vaincus.
 Bruyante trompette ,
 Secondez nos voix :
 Sonnez leur défaite ;
 Bruyante trompette ,
 Chantez nos exploits.
 Triomphe ; victoire :
 Honneur à Bacchus , &c.

ROUSSEAU.

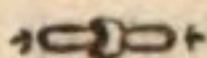


ODE XLII.

SUR LE MÊME SUJET.

J' A I M E les danses du charmant Bacchus : je me plais à toucher du luth auprès d'un jeune

buveur intrépide. Cependant je préfère à tous les autres plaisirs , celui de me couronner de fleurs d'hyacinthe , de rire & de folâtrer avec de jeunes Beautés. Mon cœur ne connoît ni la jalousie , ni l'envie meurtrière. Je fuis les traits perçans de la langue médifante. Je déteste les querelles excitées par le vin dant les festins destinés à la joie. Menons une vie tranquille , en danfant aux accords du luth , avec des Beautés parées des graces de la jeunesse.



Fidèles sectateurs du plus charmant des Dieux ,
Ordonnez le festin , apportez-moi ma lyre ;
Célébrons entre nous un jour si glorieux :
Mais parmi les transports d'un aimable délire ,
Eloignons loin d'ici ces bruits séditieux ,

Qu'une aveugle vapeur attire.

Laiſſons aux Scythes inhumains

Mêler dans leurs banquets le meurtre & le
carnage ;

Les dards du centaure sauvage ,

Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannisſons l'affreuse Bellone

De l'innocence des repas ;

Les Satyres , Bacchus & Faune

Détestent les combats.

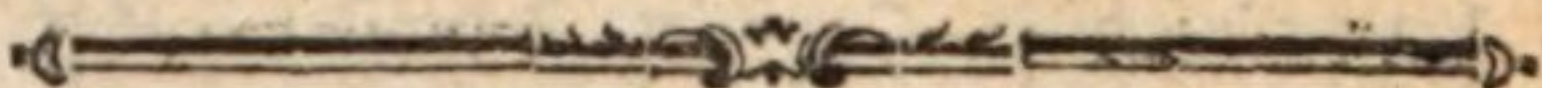
Malheur aux mortels sanguinaires ,

Qui par de tragiques forfaits

Ensanglantent les doux mystères

D'un Dieu qui préſide à la paix.

ROUSSEAU.



ODE XLIII.

SUR LA CIGALE.

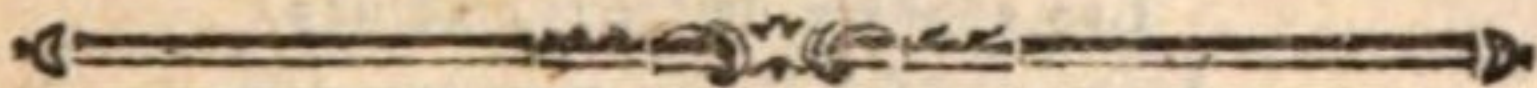
Nous connoissons tout ton bonheur, heureuse Cigale. Après avoir bu un peu de rosée, tu chantes délicieusement (1) sur les arbres élevés. Tout ce que tu vois dans les champs ; tout ce que produisent les saisons t'appartient. Tu es l'amie des laboureurs : jamais tu ne leur fais de tort. Douce Prophétesse du Printemps (2), tu es chère à tous les mortels. Les Muses t'aiment ; Apollon lui-même te chérit : il t'a donné une voix sonore (3). tu ne ressens point les atteintes

(1) *Tu chantes comme un Roi.*

(2) *La Fontaine appelle le Rossignol le héraut du Printemps.*

(3) *Quoi qu'en disent les Poètes, la Cigale ne chante point, & ne peut même chanter. Les expériences modernes ont fait connoître que la Cigale est ventriloque, c'est-à-dire, que l'organe de sa voix est dans son ventre. C'est une vraie tymbale, composée avec un art admirable, dont la membrane haussée & baissée prestement par un muscle à ressort, frappe l'air, & forme ce bruit que les Poètes honorent du nom de chant. La nature n'a donné qu'au mâle seul, la faculté de rendre ce bruit ou ce cri. M. de Réaumur ayant disséqué des Cigales, mit en jeu ces muscles, & aussitôt il fit parler une Cigale, morte depuis plus de trois mois.*

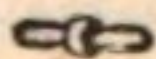
de la vieilleſſe. Prudente Cigale , née de la terre , tu prends plaisir à chanter. Insensible à la douleur , privée de chair & de sang , tu es presque semblable aux Dieux.



ODE XLIV.

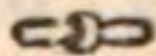
SUR UN SONGE.

JE croyois dans un songe avoir des aîles , & courir avec rapidité. L'Amour , malgré le plomb qui chargeoit ses pieds délicats , me poursuivoit , & bientôt m'atteignit. Que peut me présager un tel songe ? Mon cœur léger & volage va , je pense , être enchaîné pour toujours.



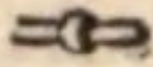
A l'âge de dix-sept ans , Mademoiselle Potar Dulu composa une Ode Anacréontique , intitulée *le Songe* : elle est bien faite , n'a rien de commun avec celle d'Anacréon , que le titre. Comme elle est très - rare , on nous saura peut-être gré de la joindre ici.

A l'ombre d'un myrte assise ,
Je m'endormis l'autre jour ;
Quel sommeil ! quelle surprise !
Je vis en songe l'Amour.

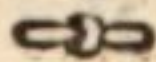


Qu'il me paroîſſoit aimable !
Mon cœur en fut enchanté ;

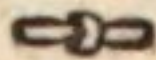
Il n'avoit de redoutable ,
Que son nom & sa beauté.



Les zéphirs de leurs haleines
Agitoient ses beaux cheveux ;
Il me les offroit pour chaînes ,
Si je brûlois de ses feux.



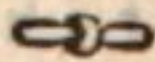
Ses yeux sûrs de tous leurs charmes ,
Etoient vifs avec langueur ;
Lui falloit-il d'autres armes ,
Pour dompter un jeune cœur ?



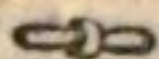
Sa main droite étoit armée
D'une lyre & d'un carquois :
Vois, dit-il , ta destinée ,
Choisis , chante , ou fuis mes loix.



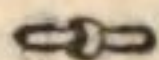
Prends ma lyre , & dans les ames
Fais brûler mes feux vainqueurs ;
Sauve-toi par-là des flammes
Dont je brûle tous les cœurs.



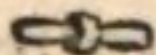
Je fus long - tems incertaine ;
Mais cédant à son désir ,
Je pris la lyre avec peine ,
Et je dis avec un soupir :



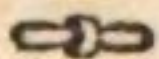
S'il étoit sous ton empire ,
Un mortel semblable à toi ,
Je briserois cette lyre ,
Elle exige trop de moi.



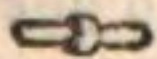
S'il faut qu'un jour je te chante ,
Le tems n'en est pas venu ;
Faut-il donc pour qu'on te vante ,
Ne t'avoir jamais connu ?



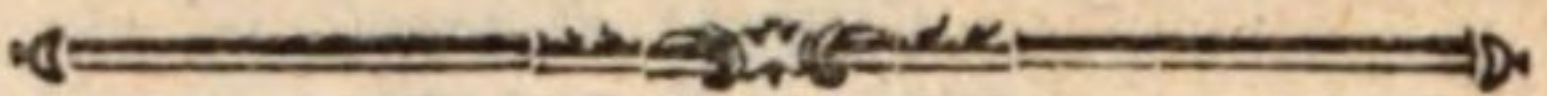
Reprends ton présent funeste ,
Laisse-moi , lui dis-je encor ;
Mais vers la voûte céleste ,
Il avoit pris son effor.



Ainsi , fatale victime
De ses dangereux bienfaits ,
Je le chante quand je rime ,
Sans sçavoir ce que je fais.



Bergères , craignez vos songes ,
Quand vos sens en sont flattés ;
L'Amour , des plus doux mensonges ,
Fait de tristes vérités.



ODE XLV.

SUR LES TRAITS DE L'AMOUR.

DANS les antres de Lemnos , l'époux de la belle Cythérée forgeoit avec de l'acier les flèches des Amours. Vénus en trempoit la pointe dans un miel plein de douceur ; tandis que Cupidon y mêloit du fiel. Mars de retour des combats , & agitant un énorme javelot , méprisoit dédaigneusement les traits de l'Amour. Cupidon lui dit : en voici un fort pésant ; essaye , tu en jugeras toi-même. Mars reçoit le trait : Vénus fourit. Certes , dit Mars en poussant un profond soupir , celui-ci est très-lourd : je te le rends. L'Amour lui répond malicieusement , tu peux le garder.

« Quelle grace , dit Gacon , quelles images ,
» & quelle variété ne trouve-t-on pas dans
» cette Ode ! Vulcain , Vénus & l'Amour : la
» patience d'un bon Mari , la bravoure d'un
» Guerrier , la joie d'une Coquette , & la ma-
» lice d'un Enfant gâté. En un mot les chagrins
» & les douceurs qui se rencontrent dans l'A-
» mour ; & tout cela en moins de vingt vers. »

Nous allons joindre ici la belle Cantate de Rousseau , intitulée , *les Forges de Lemnos*. Elle est pleine de chaleur.

Dans ces antres fameux , où Vulcain nuit & jour
Forge de Jupiter les foudroyantes armes ;
Vénus faisoit remplir le carquois de l'Amour.
Les Graces , les plaisirs lui prêtoient tous leurs
charmes :

Et son époux couvert de feux étincelans ,
Animoit en ces mots ses Cyclopes brûlans.

Travaillons , Vénus nous l'ordonne.

Excitons ces feux allumés :

Déchaînons ces vents enfermés ;

Que la flamme nous environne.

Que l'airain écume & bouillonne ,

Que mille dards en soient formés :

Que sous nos marteaux enflammés ,

A grand bruit l'enclume résonne.

Travaillons , Vénus nous l'ordonne , &c.

C'est ainsi que Vulcain par l'Amour excité ,
Armoit contre lui-même une Epouse volage :
Quand le Dieu Mars, encor tout fumant de carnage ,
Arrive l'œil en feu , le bras ensanglanté.
Que faites-vous , dit-il , de ces armes fragiles ,
Fils de Junon , & vous Calybes assemblés :
Est-ce pour amuser des enfans inutiles ,
Que cet antre gémit de vos coups redoublés ?

Hâtez-vous de réduire en poudre

Ce fruit de vos travaux honteux.

Renoncez à forger la foudre ,

Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais tandis qu'il s'emporte en des fureurs si vaines ,

Il se sent tout-à-coup frappé d'un trait vengeur :
 Quel changement ! quel feu répandu dans ses
 veines ,

Couvre son front guerrier de honte & de rougeur !
 Il veut parler : sa voix sur ses lèvres expire ;
 Il lève au ciel les yeux ; il se trouble ; il soupire ;
 Toute sa fierté cède , & ses regards confus
 Par les yeux de l'Amour arrêtés au passage ,
 Achevent de faire naufrage
 Contre un sourire de Vénus.

Fiers Vainqueurs de la terre
 Cédez à votre tour ;
 Le vrai Dieu de la guerre
 Est le Dieu de l'amour.
 N'offensez point sa gloire ,
 Gardez de l'irriter ,
 C'est perdre la victoire
 Que de la disputer.

Fiers vainqueurs de la terre , &c.

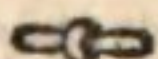


O D E X L V I.

C O N T R E L' A R G E N T.

Il est fâcheux de n'aimer point : il est fâ-
 cheux d'aimer : mais le plus grand des mal-

heurs , c'est d'aimer une ingrate (1). En amour la naissance ne sert de rien : la science & la vertu sont méprisées : on n'estime que l'argent. Périssent le premier qui aima ce métal funeste ! l'argent désunit les frères : brise les plus respectables liens du sang : excite la guerre, les meurtres : & ce qu'il y a de plus cruel, c'est par lui que nous périssions nous autres Amans.

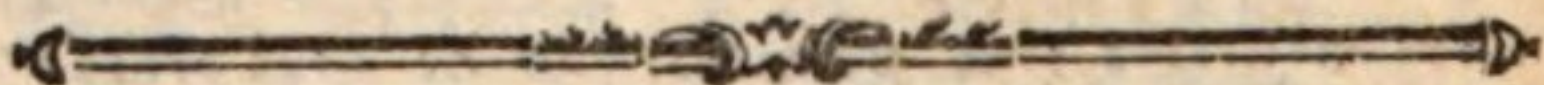


La traduction de Gacon est littérale , & aisée en même-tems ; la voici :

C'est un mal d'être insensible ;
C'est un mal d'être amoureux ;
Mais des maux le plus terrible ,
C'est d'aimer sans être heureux.
L'esprit , ni la politesse ,
Ni même la qualité ,
Ne peuvent sans la richesse
Triompher de la beauté.
L'or seul aujourd'hui nous guide
Vers les faveurs de l'Amour.
Que maudit soit l'homme avide
Qui mit ce métal au jour.
Par lui l'on voit sur la terre
Regner le trouble & la guerre ;

(1) Ah ! que c'est un tourment affreux
D'aimer , sans espoir d'être heureux.

On voit le père & le fils
 Vivre en mortels ennemis.
 Mais des malheurs qu'il enfante ,
 Selon moi , l'un des plus grands ,
 C'est que sans cesse il tourmente ,
 Et perd les pauvres Amans.



ODE XLVII.

S E S G O U T S .

J' A I M E un vieillard agréable : j'aime un
 jeune danseur. Lorsqu'un vieillard danse , ses
 cheveux blancs annoncent qu'il est vieux , &
 sa danse que son esprit est jeune encore.



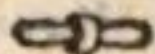
ODE XLVIII.

S U R U N E O R G I E G A L A N T E .

D O N N E Z - moi la lyre d'Homère ; mais sans
 la corde destinée aux combats sanglans. Ap-
 portez les coupes marquées par les loix ; ap-
 portez les billets que je les mêle (1) ! Enivré

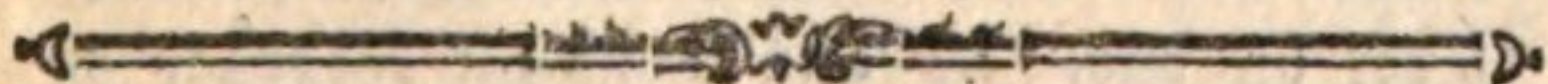
(1) Le premier soin des Anciens , lorsqu'ils se
 mettoient à table , étoit d'élire au fort un Roi
 du festin , qui régloit la grandeur des coupes ,
 établissoit des loix pour boire , & présidoit à
 tout.

du Jus de la treille , je vais danser , marier
ma voix au son de la lyre , & chanter des
couplets bachiques au milieu des transports
d'un aimable délire.



Ainsi puiffé-je mollement
Et d'une ame toujours égale ,
Profitant de chaque moment ,
Rencontrer mon heure fatale ,
Où , content de ne plus souffrir
Cent maux dont la mort nous délivre ,
Je cesse seulement de vivre ,
Sans avoir l'horreur de mourir !

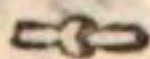
CHAULIEU.



ODE XLIX.

TABLEAU DE BACCHANALES.

HABILE Peintre , écoute ma muse lyri-
que ; peins d'abord des villes livrées aux ris &
aux plaisirs. Peins les folâtres Bacchantes ,
jouant de leurs doubles flûtes ; & si la cire
peut répondre à tes efforts , peins les loix des
Amans.



Cette Ode est remplie de lacunes : nous
avons tâché d'en faire un tout assorti. Nous

allons mettre sous les yeux du Lecteur un tableau analogue , & qui peut servir de supplément à Anacréon. Ce tableau a été tracé par une main savante & légère , dans un ouvrage délicieux , dont , sans doute , le seul défaut est d'être écrit avec trop d'art , trop d'esprit & de finesse. La nature l'emporte toujours sur les ornemens les plus précieux , & les plus recherchés. Rien n'est plus parfait qu'une belle & simple nudité.

« Tout-à-coup nous entendîmes un grand
» bruit , & un mélange confus de voix & d'in-
» trumens de musique Nous vîmes arriver
» une troupe de Bacchantes , qui frappaient
» la terre de leurs thyrses , criant à haute
» voix *Evohé !* Le vieux Silène suivoit , monté
» sur un âne. Sa tête sembloit chercher la
» terre , & si-tôt qu'on abandonnoit son corps ,
» il se balançoit comme par mesure. La troupe
» avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroîs-
» soit ensuite avec sa flûte , & les Satyres en-
» touroient leur Roi. La joie regnoit avec le
» désordre ; une folie aimable mêloit ensemble
» les jeux , les railleries , les danses , les chan-
» sons ».

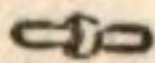
Le Temple de Gnide.



O D E L.

A B A C C H U S.

LE Dieu qui rend les jeunes gens propres à la fatigue , entreprenans dans leurs amours , excellens danseurs dans les festins , Bacchus descend sur les côteaux , apporte aux hommes un philtre délicieux , un nectar qui chasse les ennuis. Cette liqueur née de la vigne , est encore renfermée dans les raisins , suspendus à leurs seps (1). Quand on aura coupé ces grappes , toutes les maladies cesseront , la santé brillera sur les visages , & la joie regnera dans tous les esprits jusqu'au retour de la vendange prochaine.



C'est dans cette saison si belle ,
Que Bacchus prépare à nos yeux ,
De son triomphe glorieux ,
La pompe la plus solennelle :
Il vient de ses divines mains

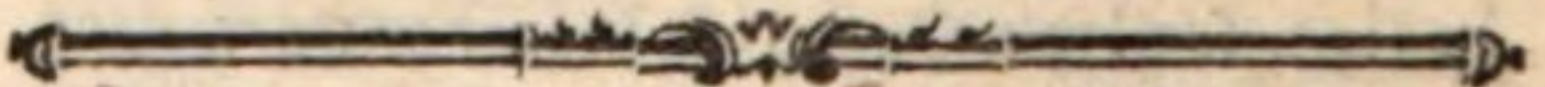
(1) En Grèce on emportoit les grappes attachées à leurs sarmens : on les exposoit au soleil pendant dix jours , & à la fraîcheur d'un égal nombre de nuits : on les laissoit ensuite cinq autres jours ; & le sixième on les fouloit , & on renfermoit la liqueur dans des vaisseaux. On peut consulter Hésiode sur cet article.

Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane ,
Les ris voltigeant dans les airs ,
Des soins qui troublent l'univers ,
Ecartent la foule profane. . . .

Les Satyres tout hors d'haleine ,
Conduisant les Nymphes des bois ,
Au son du fifre & du hautbois
Danstent par troupes dans la plaine ;
Tandis que les Sylvains lassés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs thyrses entrelacés.

ROUSSEAU.



O D E L I.

VÉNUS REPRÉSENTÉE SUR UN DISQUE (1).

QUELLE main hardie & industrieuse a pu
graver sur ce Disque , avec tant d'art & de
vérité , les flots amoncélés de la mer ! Quel
Artiste sublime & rival des Dieux a représenté
si merveilleusement l'aimable Mère des Amours ?
Elle est nue : l'onde seule couvre les beautés

(1) Cette Ode est défectueuse dans le texte :
elle n'en est pas moins digne d'Anacréon ,
quoiqu'en disent quelques Commentateurs.

qui doivent être dérobées aux regards. Cette Déesse nage sur les flots mollement agités ; les presse de son beau sein d'albâtre , les fend avec ses épaules voluptueuses. Elle brille au milieu des vagues , comme un lis parmi d'humbles violettes. La troupe maligne & redoutable des tendres Amours , est portée sur le dos des Dauphins , & mille monstres des mers viennent se jouer en bondissant autour de la puissante Vénus , qui embellit tout de son gracieux sourire.



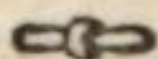
ODE LII.

LES VENDANGES.

DE jeunes garçons , & de jeunes filles portent sur leurs épaules des paniers remplis de grappes vermeilles , & les versent dans le pressoir. Les hommes seuls foulent le raisin , en expriment le jus délicieux , célèbrent à grands cris Bacchus dans des chansons destinées aux vendanges , & considèrent avec plaisir leurs tonneaux remplis de ce nectar nouveau (1). Quand un vieillard en a bu , il danse d'un pied chancelant , fait voltiger ses cheveux blancs ;

(1) Quelques Traducteurs lisent différemment cet endroit ; & traduisent de cette manière : lorsqu'ils voyent cette nouvelle liqueur bouillir dans les tonneaux.

tandis qu'un aimable jeune homme , la tête un peu échauffée , tâche de séduire une jeune fille accablée de sommeil , couchée mollement à l'ombre sur un lit de feuillage ; il la conjure au nom de son amour , de le laisser jouir , avant le tems , des faveurs de l'hymen ; mais voyant ses discours inutiles , il presse plus vivement , emploie la force , & vient à bout de son dessein. Bacchus enivré de sa liqueur , se livre à mille jeux libertins avec les jeunes gens.



La traduction de Gacon offre de l'aifance , & du naturel.

Cher ami , quel plaisir de voir
Ces beaux garçons , ces jeunes filles ,
Le plus doux espoir des familles ,
Porter des raisins au pressoir !
Les hommes foulent la vendange ,
Et font un agréable chœur ,
Où chacun chante la louange
Du Dieu qui fait tout leur bonheur.
Déjà la liqueur écoulée
Murmure , & bout dans le tonneau.
L'odeur de la grappe foulée
Plait , & réjouit le cerveau ;
Les vieillards remplis d'alégresse ,
En buvant de ce jus nouveau ,
Malgré le poids de la vieillesse ,
Dansent au son du chalumeau.
Mais le plus plaisant de la fête ,
C'est qu'un jeune homme , à qui le vin

A déjà donné dans la tête ,
Minute un amoureux larcin ;
Il cherche , & rencontrant sa belle
Couchée à l'écart , & dormant ,
Sans bruit il se glisse auprès d'elle ,
Et la baise amoureusement ,
Philis réveillée , & surprise ,
Envain repousse le galant :
Loin de quitter son entreprise ,
Le vin le rend plus pétulent :
L'Amour pendant ce badinage
Darde à la belle un de ses traits ;
L'Amant qu'anime un doux présage ,
Des paroles vient aux effets :
Et malgré l'Amante obstinée ,
A lui témoigner son courroux ,
Il fait tant , qu'avant l'Hyménée ,
Il jouit des droits de l'Epoux.

ODE LIII.

SUR LA ROSE.

JE veux chanter la saison nouvelle , cou-
ronnée de fleurs , & la Rose printanière. Ami ,
secondez mes chants. La Rose est le doux par-
fum des Dieux (1) ; la joie des mortels ; le

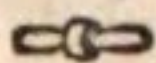
(1) On pourroit peut-être traduire ainsi :
Rose est le pur souffle des Dieux.

plus bel ornement des Graces dans la saison fleurie des amours , & les plus chères délices de Vénus. Elle fait tout le soin des Poëtes. Les Muses la trouvent pleine de charmes. On se plaît à la cueillir au milieu des épines. Qu'il est agréable de tenir d'une main délicate cette fleur consacrée à l'Amour , & d'en respirer la douce odeur (1) ! La Rose est délicieuse sur les tables , dans les festins , & aux fêtes de Bacchus. Que peut-on faire de charmant sans les Roses ? Dans le langage des Poëtes , c'est l'Aurore aux doigts de Rose ; les Nymphes aux bras de Rose ; & Vénus au teint de Rose. La Rose est utile aux malades : elle sert pour embaumer les morts ; résiste au temps ; conserve toujours sa première odeur ; enforte qu'elle a des agrémens , même dans sa vieillesse. Parlons maintenant de son origine. Lorsque la Mer produisit de son écume ensanglantée la belle Vénus , & la montra toute éclatante sur ses flots tranquilles ; quand Pallas qui aime le bruit des armes , sortit toute armée du cerveau de Jupiter , alors la Rose , cette fleur brillante & nouvelle , embellit la terre. Tous les Dieux voulant contribuer au développement de cette

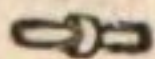
(1) Quelques Traducteurs rendent différemment cet endroit. *Il est doux , disent-ils , de prendre une feuille de Rose , & de l'échauffer , & de frapper légèrement dessus , afin de juger par son bruit du succès de ses amours.*

fleur immortelle de Bacchus , l'arrosèrent de nectar , & aussi-tôt cette plante agréable s'éleva majestueusement sur sa tige épineuse.

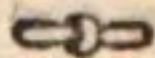
« Cette Ode , dit Gacon , est d'une grande
» beauté. Jamais Peintre fleuriste n'a si bien
» représenté la Rose avec tous ses charmes. On
» la voit ; on la sent ; on la touche dans ce
» tableau. Le ciel , la terre , les Déeses , les
» Nymphes , les hommes , tous les Dieux
» concourent à l'envi pour relever l'éclat de
» cette charmante fleur. Peut-on mieux louer
» son coloris qu'en disant , que toutes les
» belles choses en participent » !



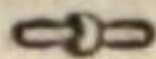
Tendre fruit des pleurs de l'Aurore ,
Toi , dont Zéphire va jouir ,
Reine de l'empire de Flore ,
Hâte-toi de t'épanouir !



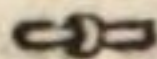
Que dis-je , hélas ! crains de paroître ;
Diffère un moment de t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire naître ,
Est celui qui doit te flétrir ?



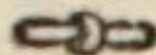
Thémire est une fleur nouvelle
Qui subira la même loi :
Rose , tu dois briller comme elle ;
Elle doit passer comme toi.



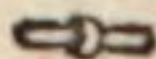
Quitte cette tige épineuse ;
Prête-lui tes vives couleurs :
Tu dois être la plus heureuse ,
Comme la plus belle des fleurs.



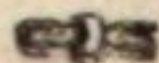
Va ; meurs sur le sein de Thémire ;
Qu'il soit ton trône & ton tombeau ;
Jaloux de ton sort , je n'aspire ,
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.



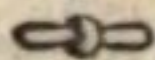
Suis la main qui va te conduire
Du côté que tu dois panacher :
Éclate à nos yeux sans leur nuire :
Pare son sein sans le cacher.



Mais si quelque autre main s'avance ,
Si quelque amant est mon égal ,
Emporte avec toi ma vengeance ;
Garde une épine à mon rival.

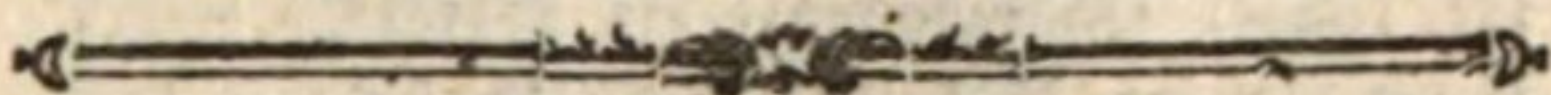


Tu vivras plus d'un jour, peut-être ,
Sur l'autel que tu dois parer :
Un soupir t'y fera renaître ,
Si Thémire peut soupirer.



Fais lui sentir par mes alarmes
Le prix du plus grand de ses biens :
En voyant expirer tes charmes ,
Qu'elle apprenne à jouir des siens.

M. BERNARD.



ODE LIV.

SUR SA VIEILLESSE.

JE rajeunis dès que j'apperçois une troupe de jeunes gens : quoique vieux , j'ai des aîles pour la danse. Attends - moi , jeune Cybèle , je te suis , & me couronne de fleurs , en volant sur tes pas. Loin de moi la froide vieillesse : jeune encore je vais danser avec ces jeunes gens. Que l'on m'apporte une coupe remplie de vin : on va juger de la vigueur d'un vieillard , qui fait chanter , boire & se livrer à une aimable folie.



 O D E L V.

S U R L E S A M A N S.

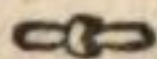
LES courriers sont marqués à la cuisse avec un fer rouge. On reconnoît les Parthes à leurs tiaras élevées. Moi, je devine les Amans, dès que je les vois. Ils portent au fond du cœur une marque légère.

O D E L V I.

S U R S A V I E I L L E S S E.

MON front & ma tête sont déjà couverts de cheveux blancs : je n'ai plus les graces attrayantes de la jeunesse : mes dents prouvent que je suis vieux : il me reste peu de jours agréables. Cette cruelle pensée m'afflige : je pousse de profonds soupirs. Que je redoute le Tartare, ce gouffre sombre & terrible, dans lequel, la Parque, malgré nos efforts, nous précipite sans retour (1) !

(1) On ne voit point deux fois le rivage des
morts
Et l'Avare Achéron ne lâche point sa proie.
RACINE.



Mais , hélas ! ces paisibles jours
 Coulent avec trop de vitesse ;
 Mon indolence & ma paresse
 N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance ,
 Et je verrai dans peu la mort
 Exécuter l'Arrêt du sort ,
 Qui m'y livre sans espérance.

CHAULIEU.

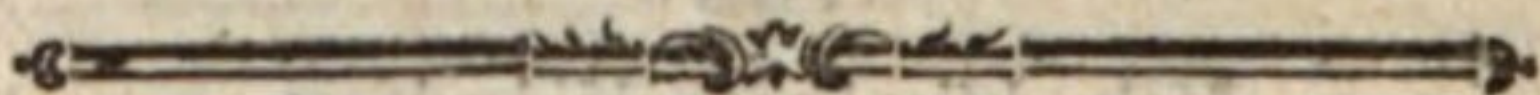


ODE LVII.

SUR LE PRINTEMPS.

QU'IL est agréable de se promener à travers
 les prairies émaillées , où le souffle odorant des
 zéphirs courbe légèrement les tendres gazons !
 Quels charmes de considérer les vignes consa-
 crées à Bacchus ! Quelles délices d'errer sous
 les pampres épais, avec une jeune Beauté, respi-
 rant , exhalant Vénus toute entière.

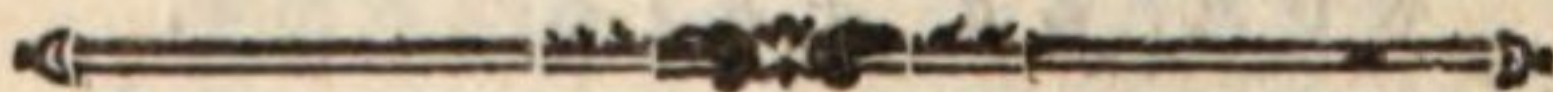
Mais des destins impitoyables
 Les arrêts sont irrévocables :
 Qui passe l'Achéron ne le repasse plus.
 Mme. DESHOULIERES.



ODE LVIII.

SUR DE DOUCES ORGIES.

HOLA, Esclave, apporte-moi une large coupe; je veux boire à grands coups; verse une fois plus d'eau que de vin, pour tempérer les esprits fumeux de cette liqueur. . . . Vîte, donne-moi ma coupe. N'imitons point par de bruyantes orgies, & par des cris confus, les Scythes au milieu de leurs repas. Pour nous, buvons à pleine coupe, en chantant d'agréables couplets.



ODE LIX.

SUR SES GOUTS.

JE hais le buveur qui ne parle que de meurtres sanglans, & de guerres funestes. J'aime, & je recherche l'homme aimable qui, réunissant aux plaisirs de Vénus, les dons brillans des Muses, entretient agréablement ses convives.

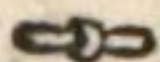




ODE LX.

SUR L'AMOUR.

JE célèbre dans mes chants le beau Cupidon ,
couronné de guirlandes variées. L'Amour est le
maître des Dieux , & foumet à son joug tous
les Mortels.

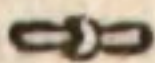


Tout reconnoît l'Amour ; & les Nymphes des
ondes

Ont brûlé de ses feux dans leurs grottes pro-
fondes ;

L'on entend dans les airs soupirer les oiseaux ,
Et la vigne amoureuse embrasse les ormeaux.

R I C H E R.



Chantons l'Amour , chantons le pouvoir de ses
armes :

Il blesse les Mortels ; il enchaîne les Dieux :
Il brûle au sein des eaux , il regne dans les
Cieux :

La terre , les enfers sont soumis à ses charmes.

D A N C H E T.

ODE LXI.

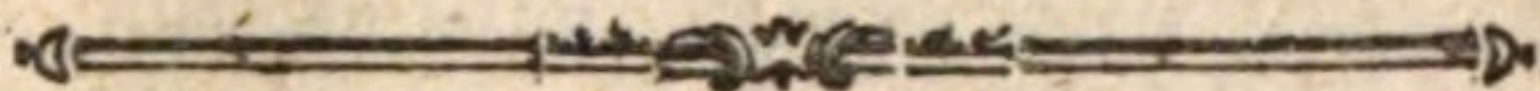
SUR LE MÊME SUJET.

O SOUVERAIN , ô tyran des cœurs , la belle Vénus , les Nymphes aux tendres regards courent légèrement avec toi sur le sommet des montagnes : Amour , écoute favorablement mes prières : daigne me secourir : détermine ma maîtresse à couronner mes feux.

ÉPITHALAME.

VÉNUS , Reine des Déeses : Amour , puissant vainqueur , Hymen , source de vie , c'est vous que je célèbre dans mes vers. C'est vous que je chante Amour , Hymen , & Vénus. Regarde , jeune homme , regarde ta maîtresse ; leve-toi , Stratocle , favori de Vénus , Stratocle , mari de Myrille , contemple ta chère épouse ; elle brille par sa fraîcheur , ses graces , & ses charmes. La Rose est la reine des fleurs. Myrille est une Rose au milieu de ses compagnes. Jouis de ses chastes embrassemens , jusqu'à ce que le soleil éclaire les lieux les plus sombres ; puisses - tu

bientôt voir croître dans ta maison un fils qui
te ressemble (1) !

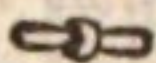


ÉPIGRAMMES.

I.

SUR TIMOCRATE.

TIMOCRATE vaillant au milieu des combats
repose dans ce tombeau. Mars n'épargne point
les braves, les lâches seuls font à l'abri de ses
coups.

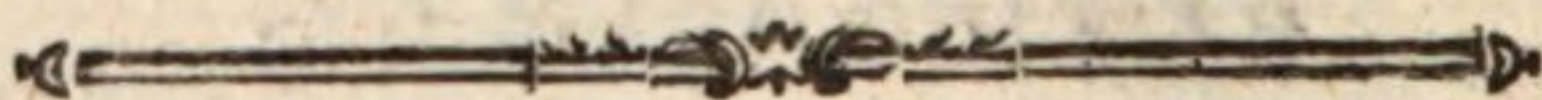


L'Abbé Desportes qui vivoit du temps de
Henri III, paroît avoir imité cette Épigramme
dans l'épitaphe de Timoléon de Cossé, Comte
de Brissac.

Brissac étoit sans peur, jeune, vaillant & fort :
Il est mort toutefois : passant ne t'en étonne,
Car Mars, le Dieu guerrier, pour montrer son
effort,
Se prend aux plus vaillans, & aux lâches par-
donne.

(1) On traduit ordinairement : *qu'il naisse
bientôt un Cyprès dans ton jardin.* Ce sens ne fait
allusion à aucune coutume connue, à aucun
usage ancien. Nous avons suivi la correction de
Corneille de Paw ; elle paroît nécessaire.

On trouve dans l'héritier du nom de ce Héros, M. LE MARÉCHAL DE BRISSAC, même candeur, même franchise, même bravoure, même intrépidité.



I I.

SUR AGATHON.

TOUTE la Ville d'Abdère a poussé des cris de douleur, en voyant sur le bûcher le belliqueux Agathon, mort en défendant ses murs. Mars avide de sang, n'a jamais immolé au milieu des cruels combats, un jeune guerrier aussi fameux.



I I I.

SUR CLÉONORIDE.

LE désir de revoir votre chère patrie, ô Cléonoride, vous a conduit au trépas. Vous avez osé vous exposer pendant l'hiver, à la fureur de l'orageux vent du midi : cette saison perfide vous a été funeste. Les flots irrités vous ont englouti à la fleur de votre brillante jeunesse.

IV.

SUR UN TABLEAU DE BACCHANTES.

CELLE qui tient un Thyrsé, c'est Eliconias ; Xantippe est à ses côtés : Glaucé marche ensuite. Elles reviennent des montagnes ; portent à Bacchus du lierre , des grappes de raisin , & un chevreau gras.

V.

SUR LA GENISSE DE MYRON (1).

BERGER fais paître plus loin ton troupeau , de peur qu'avec tes genisses tu n'emmènes celle de Myron , comme si elle respiroit véritablement.

(1) Myron étoit un célèbre fondeur. Pétronne dit de cet Artiste , qu'il avoit trouvé l'art de renfermer , pour ainsi dire , l'ame des hommes & des bêtes dans des chef-d'œuvres d'airain. Ausonne raconte plaisamment le refus que ce fondeur éprouva de la part de la fameuse Laïs. Myron se présenta chez cette Courtisane , en fut fort mal accueilli. Il s'imagina que ses cheveux blancs étoient la seule cause de sa mauvaise réception. Il se retire , va peindre en brun ses cheveux ,



V I.

SUR LE MÊME SUJET.

CETTE genisse n'a point été jettée en moule : la vieilleffe l'a changée en bronze : Myron prétendoit fauffement que c'étoit un ouvrage de fa main.



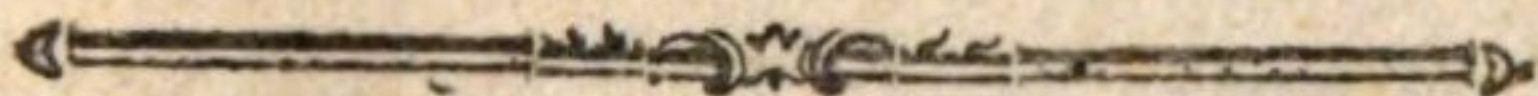
ÉPITAPHE D'ANACRÉON.

PAR JULIEN.

J'AI fouvent chanté dans mes vers , & je le répéterai du fond de mon tombeau : Amis , buvez avant que la mort vous réduife en pouffière.

& revient fe présenter avec confiance fous ce déguifement. Laïs le reconnoît , & lui dit d'un ton railleur : *Imbécille que tu es , tu me demandes une chofe que je viens de refufer à ton père.*

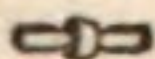




O D E.

S U R A N A C R É O N .

J'AI cru pendant un songe qu'Anacréon me regardoit & m'appelloit. Soudain je cours vers le chantre mélodieux de Téos ; je le ferre ; je l'embrasse. Quoique déjà vieux , il avoit encore de la fraîcheur. La volupté brilloit dans ses yeux. Ses lèvres exhaloient l'odeur du vin. L'Amour lui donnoit la main , & dirigeoit ses pas chancelans. Alors ce Poëte prend sa couronne , m'en fait présent. *Elle sentoit Anacréon.* Je la tiens à peine , que je la mets sur mon front : quelle imprudence ! depuis cet instant je n'ai cessé d'aimer.



« Ce petit Poëme , dit Gacon , fait un portrait
» si naturel , & si agréable d'Anacréon , qu'il
» mérite bien d'être à la suite de ses ouvrages.
» Il est même composé avec des termes si ga-
» lans & si délicats , qu'il y a peu d'ouvrages en
» ce genre qui lui soient comparables. »





F R A G M E N S.



Puissé-je mourir ! c'est le seul remède aux maux que j'endure.



Pour moi, je ne désire ni la corne d'Amalthée, ni de régner cent cinquante ans à Tartarus.



Déjà commence le mois consacré à Neptune (1). Les nuages portent de noirs torrens d'eau : les tempêtes furieuses soufflent avec un bruit épouvantable.



J'ai mangé un peu : j'ai bu de la liqueur de Bacchus : je touche maintenant les cordes voluptueuses de ma lyre : je célèbre les charmes & les appas de ma maîtresse.

(1) Ce mois répond à la fin de Décembre, & au commencement de Janvier.



J'aime, & je n'aime point. Je suis fou : je suis sage.



Je veux rire & folâtrer avec toi : ton caractère est aimable, & ton humeur charmante.



Lorsque je t'écoutois le plus attentivement, & dans le dessein de fuir l'amour, ce Dieu s'est rendu maître de mon cœur.



Jeune Beauté, dont les cheveux flottans sont couverts d'un voile tissu d'or, daigne écouter un vieillard.



Je hais & je déteste ceux qui parlent d'un ton élevé, emphatique. Savoir garder le silence, voilà la plus belle qualité.



Apporte de l'eau : apporte du vin : donne-moi des couronnes de fleurs fraîchement écloses. Je ne veux pas combattre plus long-tems contre l'Amour.



L'Amour me donne des aîles légères : je m'é-

leve jusques aux cieux : mais l'objet de mon ardeur est insensible à mes feux (1).

(1) Il reste encore plusieurs fragmens d'Anacréon : il est presque impossible de les traduire en François. Ce sont des vers détachés , des moitié de vers , qui ne présentent aucun sens suivi.





V I E S
D E B I O N
E T
D E M O S C H U S.



BION & MOSCHUS parurent quelque tems après Théocrite, deux cens cinquante ans avant l'Ere vulgaire. On ignore les détails, & les circonstances de leur vie. L'on fait seulement que Bion étoit de Smyrne en Ionie. Ses talens excitèrent l'envie & la haine d'un grand nombre d'ennemis redoutables qui le firent périr par le poison. Moschus, son disciple, naquit en Sicile. Suidas prétend qu'il fut lié avec Aristarque.

Ces deux Poëtes se rendirent célèbres par leurs Poésies pastorales, dans lesquelles on

apperçoit plus d'art & de finesse , plus de choix & d'apprêt , que dans celles de Théocrite. Bion & Moschus ne placent jamais leur Scène à l'ombre d'un bois antique & solitaire , ni sur les bords champêtres d'une fontaine , bordée de mousse & de gazon. Ils offrent dans leurs Idylles le portrait délicat & ingénieux de l'Amour ; l'effrayant tableau d'Hercule en fureur , massacrant ses enfans ; ou une jeune Princesse folâtrant au milieu des prairies émaillées , avec le cortège voluptueux de ses aimables compagnes : ou Vénus en proie à la douleur , à l'aspect d'Adonis , blessé , déchiré , exhalant son dernier soupir. Jamais ils ne peignent des bergères simples , naïves , des troupeaux bondissans , la fraîcheur du matin , les moissons jaunissantes , le concert harmonieux des habitans de l'air , ni des ruisseaux serpentans à travers les prés fleuris , les disputes , les combats , & les amours des Bergers. On ne peut appliquer à leurs Idylles ces vers charmans de Boileau :

Telle qu'une Bergère au plus beau jour de fête ,
De superbes rubis ne charge point sa tête ,

Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans ,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux orne-
mens.

Les Idylles de Bion & de Moschus sont ingénieuses, agréables, brillantes, délicates, gracieuses. Elles pétillent d'esprit; l'art perce toujours. Leur style trop fleuri, trop recherché, éblouit.

C'est un défaut dont on ne peut se garantir quand on est plus occupé de l'esprit, que du cœur. Le langage de la nature est toujours préférable; il est même nécessaire dans l'Idylle (1), qui choisit ordinairement ses sujets au milieu des champs, & parmi les Bergers.

Théocrite peignit la nature simple, négligée, agreste : Moschus l'embellit, orne tous ses sujets : Bion se distingue par un coloris séduisant, des peintures recherchées, un style riche, & peut-être trop brillanté. Pour réussir parfaitement dans l'Idylle, il faudroit posséder les différentes qualités de ces trois Poètes; réunir par un mélange heureux la simplicité champêtre

(1) *Idylle* signifie une peinture dans le genre doux & gracieux.

de Théocrite , les agrémens de Moschus , l'art & le brillant de Bion. Il nous reste très-peu d'Idylles de ces deux derniers Poètes : mais elles sont très-précieuses , & leur beauté fait regretter toutes celles que le tems nous a ravies.





IDYLLES

DE BION.



IDYLLE I.

LE TOMBEAU D'ADONIS.

JE pleure Adonis : il n'est plus , le bel Adonis n'est plus (1) ! les Amours en versent des pleurs. Vénus quitte ces voiles de pourpre : lève-toi , Déesse infortunée ! prends des habits de deuil : frappe ton sein : dis à toute la nature : Adonis , le charmant Adonis n'est plus.

Je pleure Adonis ; les Amours sont baignés de larmes.

Le bel Adonis est étendu sur ces montagnes ; une dent cruelle a déchiré sa cuisse d'albâtre ; il respire à peine : Vénus en est désolée. Un sang noir coule sur sa peau blanche comme la

(1) On peut traduire différemment, & le sens est également beau. *Les Amours s'écrient en pleurant : il n'est plus le charmant Adonis.*

neige ; ses paupieres s'appesantissent ; ses yeux s'éteignent : les roses de ses lèvres s'effacent , & avec elles meurt un baiser , que Vénus s'efforce de recueillir. Elle trouve encore de la douceur dans ces froids embrassemens ; mais , hélas ! Adonis y est insensible.

Je pleure Adonis : les Amours sont baignés de larmes.

Adonis a reçu à la cuisse une cruelle , une affreuse blessure ; Vénus en porte une bien plus profonde au-dedans de son cœur. Près de ce jeune Berger , ses chiens attendris ont poussé des hurlemens. Les Nymphes des montagnes sont éplorées. Vénus accablée de tristesse , les cheveux épars , les pieds nus , erre à travers les forêts , & les ronces sont teintes de son sang divin. Elle parcourt les vallons , les fait retentir de ses cris , appelle à haute voix son Époux , nomme le jeune Adonis. Cependant un sang noirâtre s'élance en bouillonnant de la blessure d'Adonis , & rougit l'ivoire de son sein.

Les Amours s'écrient en pleurant : ah ! Vénus , ah ! Vénus.

Vénus , en perdant le charmant Adonis , a perdu ses attraits. Quelle étoit belle , lorsque son Époux vivoit ! hélas ! la mort d'Adonis a détruit tant de charmes ! Les échos des forêts & des montagnes répètent ce lugubre cri : Adonis le bel Adonis n'est plus ! Les fleuves parta-

gent la douleur de Vénus : Les fontaines , par leur murmure plaintif, semblent pleurer Adonis. Les fleurs n'ont plus d'autre couleur que celle du sang. Les collines retentissent , la Ville est remplie des accens douloureux de Vénus.

Ah Vénus ! ah Vénus ! le charmant Adonis n'est plus.

Quel cœur n'a pas été attendri de l'extrême amour de Vénus. Ah ! quand elle apperçut l'énorme blessure d'Adonis ; quand elle vit son sang épanché sur sa cuisse inanimée , elle étendit les bras , & dit d'une voix plaintive : arrête , cher Adonis , demeure , infortuné Adonis ; ne me fuis pas pour toujours. Que je t'embrasse encore ! que je colle mes lèvres sur les tiennes ! ouvre les yeux ! embrasse-moi pour la dernière fois ! embrasse-moi : tandis que tu respirez encore : mes lèvres recueilleront ton dernier soupir ; il passera au fond de mon cœur ; il pénétrera dans mon ame ; je savourerai ce doux philtre ; je m'enivrerai d'amour ; je conserverai ce baiser comme toi-même , puisque tu me fuis pour toujours , infortuné Adonis ! Adonis tu fuis loin de moi ; tu fuis , hélas ! sur la rive ténébreuse ; tu descends chez le cruel & terrible Roi des Enfers : & moi , malheureuse , je vis ; je suis Déesse ; je ne puis t'accompagner. Proserpine , reçois mon Époux ; ton pouvoir l'emporte sur le mien ; tous les objets agréables sont précipités dans ton empire ; mon infortune

est à son comble ; je suis accablée de douleur ; je pleure Adonis , il est mort pour moi , je ne le reverrai plus , & je te crains , redoutable Déesse. Tu meurs , charmant Adonis ; mon bonheur a passé comme un songe : Vénus est sans Époux ; les Amours ont déserté mon temple : ma ceinture a péri avec toi ; jeune téméraire , pourquoi chassois-tu ? Comment , avec tant de charmes , as-tu osé attaquer des bêtes féroces ? Ainsi gémissoit Vénus ; les Amours versaient des pleurs.

Ah Vénus ! infortunée Vénus , le charmant Adonis n'est plus.

Vénus répand autant de larmes , qu'Adonis perd de sang. En tombant sur la terre , le sang donne naissance à la Rose , & les pleurs à l'Anémone (1).

(1) Cette Idylle tendre , douloureuse , contient des tableaux touchans , des détails ingénieux , des situations tristes , & cependant gracieuses. Toutes les beautés , toutes les graces se trouvent réunies dans cette Idylle charmante. On pourroit reprocher à Bion quelques jeux de mots , trop d'esprit , trop d'art dans quelques endroits de ce chef-d'œuvre.

Adonis étoit un jeune homme d'une rare beauté , fruit du commerce incestueux de Cynirre & de Myrrha. Vénus l'aima passionnément. Elle le métamorphosa en Anémone. On institua en son honneur des jeux célèbres , qui furent transportés en Grèce , après avoir été répandus dans l'Asie & l'Egypte. C'étoit la coutume dans

Je pleure Adonis : le charmant Adonis n'est plus.

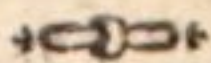
Vénus , cesse de pleurer ton Époux. On a préparé un lit de verdure , pour recevoir Adonis privé de la lumière. O Vénus , quoiqu'il soit environné des ombres de la mort , sa beauté , ses charmes brillent encore ; il paroît sommeiller. Placez-le sur ce lit ; qu'il y repose sur ces vêtemens précieux , avec lesquels il goûtoit pendant la nuit dans ta couche dorée un sommeil divin. Malgré sa pâleur , ô Vénus , aime toujours Adonis ! Étends-le sur les guirlandes & sur les fleurs. Hélas à sa mort toutes les fleurs se sont flétries. Prodigue les odeurs : fais pour Adonis un bain de parfums & d'essences. Que tous les parfums soient anéantis , puisque ton doux parfum , Adonis n'est plus ! le bel Adonis est étendu sur des vêtemens de pourpre. Autour de lui pleurent & gémissent les Amours. Ils ont coupé leurs cheveux sur le lit d'Adonis. L'un foule aux pieds son arc : l'autre ses flèches : un troisième rompt son carquois : celui-ci délie la chaussure d'Adonis : celui-là porte de l'eau dans des vases d'or : un autre lave la cuisse , un autre agite son aîle sur le front d'Adonis & le rafraîchit.

ces sortes de fêtes de placer Adonis sur un lit superbe. Une fausse Vénus imitoit l'amour , la douleur , l'accablement , les transports , l'anéantissement de la véritable Vénus.

Les Amours versent des pleurs pour Vénus elle-même.

Hyménée a éteint son flambeau à la porte du temple ; il a brisé la couronne nuptiale. Il n'est plus d'Hyménée. On ne chante plus l'Hyménée : on n'entend que ces cris lugubres : Hélas , Adonis ! Ah ! ah ! infortuné Adonis ! Hélas ! Hyménée ! ô Hyménée ! Les Graces pleurent le fils de Cynirre : elles répètent à haute voix ; hélas , il n'est plus , le charmant Adonis ! le bel Adonis ! n'est plus ! O Vénus , leurs cris plaintifs sont plus perçans que les tiens ? Les Parques mêmes , devenues sensibles , regrettent Adonis : elles veulent le rappeler à la vie par des chants magiques : c'est envain : il ne les entend point ; l'inflexible Proserpine ne veut pas le rendre.

Taris tes larmes , ô Vénus ! fuis dans ce jour les festins : tu dois gémir & pleurer tous les ans.



Ceux qui aiment la belle Poésie nous sauront gré , sans doute , de retrouver ici les vers sublimes & énergiques de la Fontaine (1).

J'ai voulu célébrer l'Amour de Cythérée ,
Adonis dont la vie eut des termes si courts ,

(1) L'Adonis du *Fablier* François est un des plus beaux morceaux de Poésie que nous ayons dans notre langue. La Fontaine étoit dans toute la vigueur de l'âge , quand il composa ce Poëme , semé de vers dignes d'Homère & de Virgile.

Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des
Amours....

Tantôt sur des tapis d'herbe tendre & sacrée,
Adonis s'endormoit auprès de Cythérée.....

Et quelquefois assis sur le bord des fontaines,
Tandis que cent cailloux luttans à chaque bond
Suivoient les longs replis du cristal vagabond....
Enfin, de ces forêts l'ornement & la gloire,
Le plus beau des Mortels, l'Amour de tous les
yeux,

Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.

Le cruel animal s'enferme dans ses armes,
Et d'un coup aussi-tôt il détruit mille charmes....
De ses yeux si brillans la lumière est éteinte;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche étoit
peinte;

On n'en voit que les traits, & l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits, où régnoient tant
d'appas.....

Prêtez-moi des soupirs, ô vents, qui sur vos
aîles

Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles.

Elle accourt aussi-tôt, & voyant son Amant,
Remplit les environs d'un vain gémissement.....

Vénus l'implore envain (*l'Enfer*) par de tristes
accens;

Son désespoir éclate en regrets impuissans :
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de lar-
mes.....

Après mille sanglots enfin elle s'écrie :
Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie !

Tu me quittes , cruel ! au moins ouvre les yeux ;
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux ;
Vois de quelle douleur ton Amante est atteinte :
Hélas ! j'ai beau crier , il est sourd à ma plainte ,
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter.
Mes pleurs , ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter ,
Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres !
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !
Destins , si vous vouliez le voir si-tôt périr ,
Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir ?
Malheureuse Vénus ! que te servent ces armes ?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes ?
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours ,
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les
jours.

Je ne demandois pas que la Parque cruelle ,
Prit à filer leur trame une peine éternelle.
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir ,
Je demande un moment , & ne puis l'obtenir :
Noires Divinités du ténébreux Empire ,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire ;
Rois des peuples légers , souffrez que mon Amant ,
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point ; le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure.
Quoi ! vous me refusez un présent si léger !
Cruels , souvenez - vous qu'Amour m'en peut
venger.

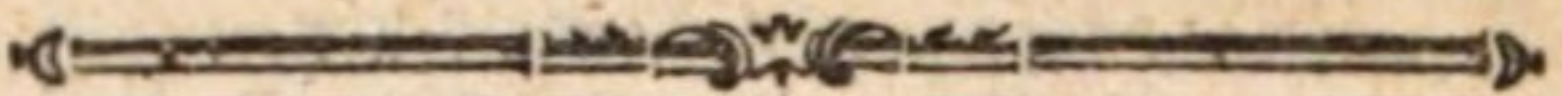
Et vous , antres cachés , favorables retraites ,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes :
Grottes , qui tant de fois avez vu mon Amant

Me raconter des yeux son fidelle tourment ;
Lieux , amis du repos , demeures solitaires ,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires ,
Déserts , rendez-le moi ; deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monstre , auteur de mon
ennui ?

Vous ne répondez point ? Adieu donc , ô belle
ame !

Emporte chez les Morts ce baiser tout de flamme.
Je ne te verrai plus ; adieu , cher Adonis.
Ainsi Vénus cessa ; les rochers à ses cris
Quittant leur dureté , répandirent des larmes.
Zéphire en soupira : le jour voila ses charmes ,
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit ,
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.





IDYLLE II.

L'AMOUR ET LE JEUNE OISELEUR.

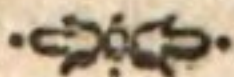
U N jeune Oiseleur tendoit un jour des embûches aux oiseaux dans un bois épais. Il vit le volage Amour sur une branche de buis. Comme cet oiseau lui paroît fort gros, il unit soudain avec joie tous ses gluaux, observe l'Amour qui voltige çà & là. Au désespoir de son peu de succès, le jeune Oiseleur jette de dépit ses gluaux, court vers un vieux Laboureur, dont il avoit appris cet art, lui raconte son malheur, & lui montre l'Amour posé sur une branche. Le vieillard en secouant la tête sourit & répond au jeune Berger : laisse ta pipée ; ne poursuis plus cet oiseau ; fuis loin de lui ; il est trop redoutable. Tu seras heureux, tant que tu ne le prendras point. Mais quand tu seras dans l'âge viril, cet oiseau qui fuit & voltige, fondra tout-à-coup sur ta tête, & s'y reposera de lui-même.



IDYLLE III.

L'ÉCOLIER MAÎTRE.

JE dormois encore ; je vis la puissante Vénus ,
tenant par la main son fils Cupidon qui baïssoit
les yeux. Elle m'adressa ces mots : Berger que
je chéris , reçois l'Amour , apprends-lui à chan-
ter : elle dit , & disparut. Et moi , quelle folie !
j'enseignois à l'Amour mes chansons rustiques ,
comme s'il eût voulu les retenir. Je lui appre-
nois comment le Dieu Pan avoit inventé le cha-
lumeau pastoral ; Minerve la flûte ; Mercure la
lyre ; Apollon le tendre luth. Telles étoient mes
leçons. Cupidon les dédaignoit , me chantoit
des sujets érotiques , les amours des hommes &
des Dieux , les bons tours de sa mère. J'oubliai
tout ce que j'avois appris à l'Amour , & je ne
me ressouvins que des chansons amoureuses de
Cupidon.



M. de la Monnoie a traduit en vers cette Idylle.

Je vis un jour en songe Cythérée ,
Qui par la main tenoit Amour son Fils ,
Baissant les yeux. Berger , me dit-elle , agréé
Ce jeune enfant pour élève , & l'instruis.
Moi bonnement je me mis à lui dire ,

Mes premiers airs ; comment un tel Dieu sçut
Tourner la flûte ; un tel autre la lyre :
Tel le hautbois ; tel la harpe , ou le luth.
De tout cela rien au Galant ne plut.
Berger , dit-il , tu ne t'y connois guère :
Écoute-moi , je l'entends un peu mieux.
Il m'entonna les bons tours de sa mère ,
Et les amours des hommes & des Dieux.
Je fus pour moi si charmé de l'entendre ,
Qu'en ce moment me sortit de l'esprit
Ce qu'à ce Dieu je prétendois apprendre ,
Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

IDYLLE IV.

LES MUSES COMPAGNES DE L'AMOUR.

LES Muses loin de craindre le cruel Amour ,
le chérissent & suivent toujours ses pas. Si quel-
qu'esprit froid & glacé (1) veut chanter des
vers , elles s'éloignent de lui , & ne daignent
pas l'instruire. Un Poëte enflammé par l'Amour ,
fait-il entendre des chants harmonieux , toutes
l'inspirent à la fois. Je l'éprouve moi-même.
Si je veux célébrer un Héros , ou un Dieu , je
m'exprime avec peine , ma voix est foible , em-
barassée. Mais quand je chante ou l'Amour ou
Phyllis , je fais entendre alors les chants les plus
tendres & les plus agréables.

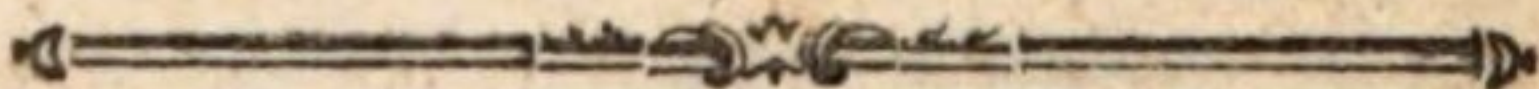
(1) Un bel esprit.

IDYLLE V.

SUR LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

SI mes Poésies légères sont bonnes , elles angmenteront seules la gloire que j'ai déjà acquise dans le commerce des Muses. N'ont-elles aucun agrément : pourquoi travaillerois - je davantage ? Si Jupiter , ou la Parque aveugle , qui frappe ses victimes dans tous les rangs , nous eussent donné deux espaces de tems à vivre , l'un au milieu de la joie & des plaisirs ; l'autre dans les travaux accablans : alors nous aurions pu faire succéder le repos aux fatigues. Mais les Dieux impitoyables n'ont accordé aux hommes qu'un jour , qu'un instant de vie. Pourquoi donc , insensés que nous sommes , nous consumer par les peines , & les travaux ! Jusques-à-quand cultiverons-nous les arts , toujours entraînés par l'appas du gain & des richesses , pour en amasser de plus considérables que celles que nous possédons déjà ? Ah ! nous avons oublié sans doute , que nous sommes tous nés mortels , & que par l'arrêt du sort , notre vie n'est qu'un moment rapide.





IDYLLE VI.

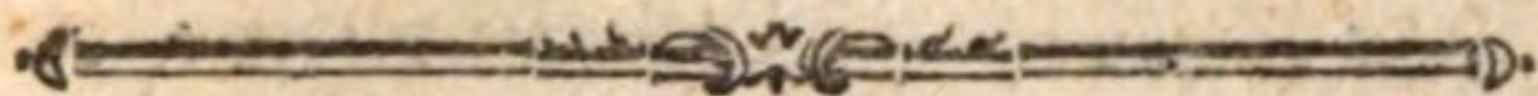
L'AMITIÉ EST LE VRAI BONHEUR.

HEUREUX celui qui aime , quand on le paye d'un sincère retour (1) ! Thésée l'étoit même chez l'inflexible Pluton : l'intrépide Pirithoüs l'accompagnoit. Oreste goûtoit le bonheur parmi les peuples cruels de la Taurique : son cher Pylade le suivoit dans toutes ses courses lointaines. Pendant que Patrocle vivoit , Achille étoit heureux. Il le fut encore après la mort de son ami , en le vengeant d'une manière éclatante (2).

(1) Chantez , mais chantez le bonheur
D'être aimé , quand on aime.
Mme. DESHOULIERES.

(2) Ce vers est susceptible de plusieurs sens :
on peut consulter les notes de Longepierre.





IDYLLE VII.

SUR LE PRINTEMPS.

CLÉODAMUS ET MYRSON.

CLÉODAMUS.

QUELLE saison , du Printems , de l'Hiver , de l'Automne , ou de l'Été , t'est la plus agréable , ô Myrson ? laquelle préfères-tu ? Est-ce l'Été ? il met fin à toutes nos fatigues. L'Automne ? ses fruits abondans calment la faim. L'Hiver , qui suspend les travaux ; où l'on jouit près d'un bon feu du repos & de la tranquillité ? Les beaux jours du Printems te plaisent - ils davantage ? dis ce que ton cœur aime le mieux ! nous ayons le tems de nous entretenir ensemble.

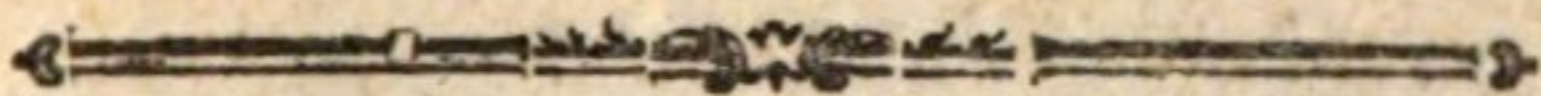
MYRSON.

Il ne convient pas aux mortels de juger les ouvrages des Dieux. Ils sont tous agréables , & portent l'empreinte de la divinité. Cependant , Cléodamus , je te dirai (pour t'obéir) quelle saison me plaît davantage ; ce n'est pas l'Été : ses chaleurs sont trop brûlantes. Ni l'Automne : ses fruits procurent de cruelles maladies. L'affreux Hiver apporte des tourbillons de neige :

je crains les froids rigoureux. Que le Printems , l'unique objet de mes ardens désirs (1) , règne l'année entière ! ni le froid , ni la chaleur ne nous incommode dans cette saison. Au Printems toute la nature enfante : toutes les plus belles productions se développent , & les nuits sont égales aux jours.

(1) Il y a dans le grec le *Printems* trois fois désiré , dans le même sens que le *ter que beatus* des Latins , trois fois heureux : c'est-à-dire très-heureux , on ne peut plus heureux. Cependant le Poëte veut peut-être faire entendre que Myrson désire le Printems , à chaque autre saison , & par conséquent trois fois par an. Ce sens peut se soutenir.





IDYLLE VIII.

ACHILLE ET DÉIDAMIE.

MYRSON ET LYCIDAS.

MYRSON.

VEUX-TU chanter, ô Lycidas, un air Sicilien, doux, tendre, harmonieux, érotique, semblable à celui que le Cyclope Poliphème répétoit pour Galatée ?

LYCIDAS.

Volontiers. J'aime à jouer de la flûte. Quel sujet chanterai-je ?

MYRSON.

Chante, ô Lycidas, la chançon de Scyros. Raconte le vif amour du fils de Pélée, ses baisers furtifs, ses caresses nocturnes. Dis comment, sous un habit de fille, il déguisoit son sexe, goûtoit des plaisirs enchanteurs. Dis comment Déidamie enflammoit, brûloit son cœur au milieu des jeunes Princesses de la Cour de Lycomède, & lui faisoit couler dans l'obscurité des jours sans gloire ?

LYCIDAS.

Un Berger enleva autrefois Hélène , & conduisit sur le Mont Ida , cet objet de la douleur amère d'Ænone. Sparte irritée de cet affront , assemble les peuples de l'Achaïe. Les habitans de Mycène , de l'Elide , de la Laconie , tous les Grecs quittent leurs foyers , courent à la vengeance , portent par-tout le fer & le feu. Achille caché seul au fond du Palais de Lycomède , étoit armé d'une quenouille. Confondu parmi de jeunes Princesses , il apprenoit à filer la laine. Ses mains délicates s'occupoient alors à des ouvrages de femmes. L'éclat & les charmes de la beauté brilloient sur son visage. Son air & tout son extérieur paroissoient efféminés. Son teint étoit semé de lis & de roses. Il avoit la démarche d'une jeune fille , cachoit ses cheveux sous un voile léger , réunissoit dans son cœur le courage de Mars , & l'amour d'un Héros. Il adoroit Déidamie depuis le lever de l'Aurore , jusqu'à la nuit ; imprimoit quelquefois des baisers de feu sur ses mains d'albâtre ; pressoit souvent entre ses bras cette beauté ; chérissoit les larmes qu'elle répandoit ; ne mangeoit qu'avec elle , & employoit tous les artifices pour partager son lit.



IDYLLE IX.

A V É N U S.

CHARMANTE Cythérée, fille de la Mer & du Souverain de l'Olympe, pourquoi traites-tu les hommes & les Dieux avec tant de cruauté ? mais que dis-je avec cruauté. Ah ! mon expression est trop modérée. Quel ressentiment a pu te déterminer à donner naissance à l'Amour, à ce Dieu barbare, farouche, impitoyable, dont l'esprit répond si peu aux charmes avec lesquels il nous séduit. Pourquoi, cruelle, lui donner des aîles, & la puissance de lancer si loin ses traits ? nous ne pouvons plus éviter ses coups terribles.





FRAGMENTS.



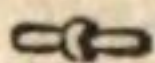
SUR HYACINTHE.

LA peine que ressent Apollon dans ce moment le rend muet, l'anéantit. Il emploie tous les remèdes : il appelle à son secours les secrets de la médecine. Il met de l'ambrosie, il verse du nectar sur la blessure, pour calmer, pour adoucir la douleur ; mais hélas ! les remèdes ne peuvent rien contre la mort.

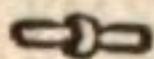
SUR DIVERS SUJETS.

Une goutte d'eau, selon le proverbe, tombant continuellement sur la pierre, la mine & la creuse insensiblement (1).

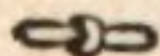
-
- (1) La Beauté la plus sévère
Prend pitié d'un long tourment ;
Et l'Amant qui persévère,
Deviens un heureux Amant.
Tout est doux & rien ne coûte,
Pour un cœur qu'on veut toucher ;



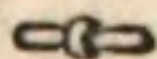
La beauté sied bien aux femmes , & la force
aux hommes.



Que l'Amour appelle à sa suite les Muses :
que les Muses accompagnent l'Amour : que les
Muses m'inspirent , au gré de mes désirs , un
chant doux , mélodieux : c'est le plus agréable ,
& le plus sûr de tous les remèdes.



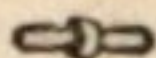
Il ne convient pas , mon ami , de recourir à
un Artiste pour toute sorte d'ouvrages , &
d'employer une main étrangère. Façonne toi-
même ta flûte ; tu le peux aisément.



En continuant de marcher doucement , je suis
parvenu sur le penchant de cette colline. Je
souponne sur ce sable aride , & sur ce rivage
désert. Je tâche de fléchir la cruelle Galatée.
Je ne perdrai pas l'espérance , même jusque dans
la vieillesse la plus avancée.

L'onde se fraye une route ,
En s'efforçant d'en chercher ;
L'eau qui tombe goutte à goutte ,
Perce le plus dur rocher.

QUINAULT.

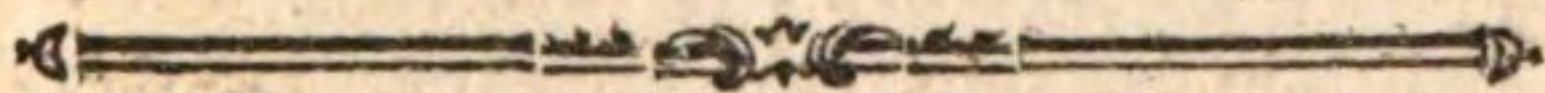


Ne me laissez pas sans récompense. Apollon a
souvent accordé pour prix , le don de chanter.
L'honneur porte les ouvrages à leur plus grande
perfection.





IDYLLES DE MOSCHUS.

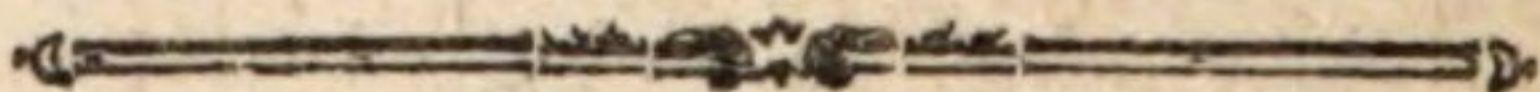


IDYLLE I.

PRIERE D'UN BERGER.

HESPÉRUS, brillante lumière de l'aimable Cythérée, je te salue, Etoile chérie, le plus bel ornement d'une nuit azurée ! Ton éclat l'emporte autant sur les autres astres, que tu le cèdes toi-même à la Lune. Comme son arc naissant va bientôt disparaître, prête-moi ta clarté : je vais trouver ma Bergère : je ne sors point pour commettre des brigandages, pour attaquer ceux qui voyagent pendant la nuit. J'aime, il est beau de guider un amant dans ses projets amoureux.



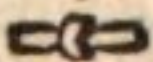


IDYLLE II.

L'AMOUR FUGITIF.

VÉNUS appelloit à haute voix son fils Cupidon. Si quelqu'un a vu l'Amour errant par les chemins, c'est mon fils fugitif. Qui m'en donnera des nouvelles, je le récompenserai. Pour prix de votre confiance vous recevrez un baiser de la bouche même de Vénus; mais si vous me le ramenez, vous jouirez d'une faveur bien plus flatteuse, qu'un simple baiser. Divers signes font aisément reconnoître cet enfant: on peut le distinguer entre mille. Sa peau n'est pas blanche, mais de couleur de feu. Il a l'œil vif, étincelant; le parler doux; l'esprit malin. Ses sentimens ne sont jamais d'accord avec ses paroles. Sa voix a la douceur du miel. Est-il en colère, il devient perfide, féroce & barbare. Il est fourbe, menteur, cruel même dans ses yeux. Sa tête est couverte de cheveux épais, ondoyans. L'impudence siège sur son front. Quoique ses mains soient très-petites, il lance fort loin ses flèches terribles: les lance même jusques sur les bords de l'Achéron, où il blesse le Roi des enfers. Son corps est tout nud, & son ame est impénétrable. Ailé comme un oiseau, il voltige de l'un à l'autre

l'autre sexe , & se fixe dans les cœurs. Il arme son petit arc de flèches qui , malgré leur petitesse , pénètrent jusques dans les cieux. Son carquois d'or est plein de traits perçans , dont il me blesse souvent moi-même. Tout ce qui lui appartient , tout de lui est redoutable : mais rien ne l'est plus qu'un petit flambeau , avec lequel il brûle le soleil même. Si vous le rencontrez , liez-le , de peur qu'il ne vous échappe. Soyez sans pitié , s'il pleure ; défiez-vous de ses larmes , elles sont trompeuses. S'il rit , referrez ses liens. S'il veut vous embrasser , fuyez : ses baisers sont dangereux : ses lèvres sont empoisonnées. S'il vous dit , prenez ces armes ; je vous les donne toutes ; gardez-vous d'y toucher. Ses présens sont perfides & brûlans.



Cette Idylle est très-agréable. Ce brillant tableau de l'Amour est tracé avec beaucoup d'art , de ressemblance & de vérité. Cupidon pouvoit-il être mieux peint que par Vénus sa mère ?

Perrault , le détracteur des Anciens , dit que cette Idylle est une des plus agréables Poésies qui se soient jamais faites , & qu'elle ne se ressent point de son antiquité. Perrault avoit raison de trouver agréable cette Idylle ; mais sa réflexion est absolument fausse. Que le préjugé est aveugle ! C'est la plus dangereuse maladie de l'esprit.



MÉGARE

ET ALCMÈNE (1).



IDYLLE III.

O MA tendre mère, pourquoi votre cœur se consume-t-il toujours en soupirs ? Les roses de vos joues se sont effacées. Pourquoi m'accabler de votre propre douleur ? Est-ce parce que votre fils intrépide souffre sous un lâche, des

(1) Mégare étoit fille de Créon, Roi de Thèbes en Béotie, & épouse d'Hercule. Alc-mène, fille d'Électrion, Roi de Mycènes, épousa Amphitrion. Jupiter, pour la tromper, prit la forme de son époux : Heureuse métamorphose pour le Dieu, mais qui ne plairoit pas à coup sûr à toutes les femmes. La jalouse Junon tourmenta Alc-mène, pendant sa grossesse. Celle-ci accoucha enfin de deux enfans, d'Eurysthée, fils d'Amphitrion, & d'Hercule, fils de Jupiter. Eurysthée prescrivit à son frère douze travaux, espérant le faire périr ; mais Hercule sortit victorieux de toutes ses entreprises.

maux innombrables ; tel qu'un lion généreux , qui feroit foumis à un daim timide. Hélas , pourquoi les Dieux m'ont-ils couverte ainfi d'ignominie ! Pourquoi mes parens m'ont-ils donné le jour fous un afre auffi funefte ! Epoufe infortunée ! j'ai partagé la couche d'un Héros accompli : je l'aimois comme moi-même. Je l'honore , & je le refpecte encore au fond de mon cœur. Nul mortel ne fut plus malheureux que lui , & n'éprouva autant de peines , autant de maux. Le barbare perça fes enfans avec l'arc que lui donna Phébus , & avec les traits cruels ou d'une Parque , ou d'Erinnis. Furieux , il fe baigne dans leur fang au milieu de fon palais , leur arrache impitoyablement une innocente vie. J'ai vu de mes propres yeux mes enfans déchirés , expirans fous la rage d'un père. Spectacle plus horrible que le fonge le plus affreux ! Malgré leurs cris touchans & réitérés je n'ai pu fecourir mes fils , ces malheureufes victimes d'une mort inévitable. De même que l'oifeau gémit triftement fur la perte de fes petits nouvellement éclos , qu'un ferpent énorme dévore au milieu d'un buiffon épais : leur mère inconfolable , voltige autour de leur nid , pouffe des fons aigus & douloureux , ne peut venir à leur fecours. Elle craint trop d'approcher du monftre redoutable (1). Malheureufe

(1) Cette belle comparaifon a fervi de modèle à celle de Virgile dans le quatrième livre de fes *Géorgiques*. Nous allons effayer de la rendre.

que je suis , c'est ainsi que je déplorais la mort de mes enfans chéris ! Egarée , éperdue , furieuse , je courois dans ce palais ensanglanté.

O Diane , puissante Déesse , adorée par les femmes , que n'ai-je péri avec mes fils , le cœur percé des mêmes traits empoisonnés (1) ! Nos parens baignés de larmes , nous auroient placés de leur main paternelle sur un bûcher commun. Après avoir recueilli , & renfermé nos cendres dans la même urne d'or , ils les auroient inhumées dans les lieux qui nous ont vu naître. Ils demeurent à Thèbes : ils cultivent les campagnes fécondes de l'Aonie. Et moi , toujours livrée à la douleur , je gémis dans Thyrinthe , consacrée à Junon. Mes larmes ne cessent de couler. Je contemple rarement mon époux au milieu de ce palais. Errant sur la terre , & sur les mers , il supporte des travaux sans cesse renaissans. Son cœur de roche ou de bronze affronte tous les dangers. Pour vous , Alcmène, vous pleurez

Ainsi la triste Philomèle pleure à l'ombre d'un peuplier , la perte de ses petits , à peine couverts d'un léger duvet. Un barbare laboureur , après avoir observé leur nid , vient de les en arracher. La mère désolée gémit pendant la nuit sur une branche , pousse des sons douloureux , & remplit tous les lieux d'alentour de ses regrets plaintifs.

(1) Les flèches d'Hercule étoient empoisonnées , depuis qu'elles avoient été trempées dans le sang de l'hydre de Lerne.

continuellement & les nuits & les jours : vos yeux sont deux sources intarissables. Aucuns de mes parens ne peuvent calmer mes ennuis par leur présence. Loin de ce palais , ils habitent au-delà de l'isthme fertile en pins. Je ne puis tourner vers eux mes tristes regards , pour adoucir les tourmens que j'endure. Pyrrha seule me consoleroit : mais hélas ! elle est elle-même accablée de douleur , à cause d'Iphicle votre fils (1). En effet les enfans que vous avez eu d'un mortel , ou d'un Dieu , sont en butte au sort le plus rigoureux.

Ainsi parla Mégare ; le ressouvenir de ses fils , & de ses parens l'attendrirent : des larmes abondantes coulèrent de ses yeux , inondèrent son beau sein. Alcmène émue , touchée , versoit aussi des pleurs , en arrosoit ses joues d'albâtre ; elle pousse alors un profond soupir , & adresse à Mégare ce sage discours.

Mère infortunée , pourquoi rappelez-vous à votre esprit ces tristes objets ? Pourquoi voulez-vous renouveler notre douleur , en retraçant le tableau des malheurs affreux que nous avons pleuré tant de fois ? Contentons-nous des maux qui nous assiègent chaque jour ; pour les calculer tous , il faudroit être naturellement

(1) Iphicle , fils d'Amphitrion & d'Alcmène , étoit frère utérin d'Hercule.

porté à la tristesse. Cependant prenez courage ; ce n'est point Jupiter qui nous fait éprouver un pareil destin. Je vois , ô ma chère Mégare , votre douleur profonde ; je ne puis vous en blâmer , au contraire j'ai pitié de votre état , & je suis désolée de vous voir partager les maux cruels qui menacent nos têtes. Je prends à témoin Cérès & Proserpine (1) (puissent les parjures être punis cruellement par ces Déeses) comme je vous aime du fond de mon cœur , autant que si je vous eusse portée dans mon sein , & que vous fussiez dans ce palais ma fille unique. Vous connoissez une partie de mes sentimens pour vous : ne dites donc point que je vous vois avec indifférence , parce que mes larmes sont plus abondantes que celles de Niobé,

(1) Cérès étoit fille de Saturne & de Cybèle. Elle enseigna l'Agriculture aux hommes , & voyagea quelque tems avec Bacchus. Pluton lui enleva sa fille Proserpine , qui cueilloit des fleurs dans les prairies de la Sicile. Cette mère désolée promena par-tout sa douleur , & descendit enfin aux Enfers , où elle retrouva sa fille. Proserpine ne voulut pas suivre sa mère , & quitter le palais de Pluton. Cependant Jupiter promit à Cérès de la faire sortir , si elle n'avoit rien mangé , depuis qu'elle étoit dans les Enfers : mais Ascalaphe soutint qu'elle avoit cueilli une grenade dans les jardins de Pluton , & qu'elle en avoit mangé sept grains. Quelques personnes donnent un autre sens aux paroles d'Ascalaphe. Quoi qu'il en soit , Proserpine passa six mois de l'année avec sa mère , & six autres avec son mari. Cette alternative paroît singulière.

à la blonde chevelure (1). Peut-on blâmer une mère qui pleure un fils que le sort persécute. J'ai souffert pendant dix mois (2) ; les douleurs de l'enfantement ont été terribles , & m'ont conduite aux portes du trépas. Ce fils est maintenant fort éloigné de moi , occupé à surmonter de nouvelles difficultés. Infortunée que je suis , j'ignore si je le verrai vainqueur de tous les obstacles : de plus , un songe plein d'horreur m'a effrayée pendant mon sommeil paisible. Je tremble , je frémis que cette vision sinistre ne menace mes enfans de quelque grand malheur ; j'ai vu mon fils Hercule , une bêche énorme à la main , tel qu'un vil mercenaire. Sans tunique , sans manteau , absolument nud , il creusoit un large fossé pour servir de rempart

(1) Niobé , fille de Tantale , & femme d'Amphion. Elle fut mère de quatorze enfans , & eut l'imprudence de se préférer à Latone. Cette Déesse irritée , fit périr les enfans de Niobé par les flèches d'Apollon & de Diane.

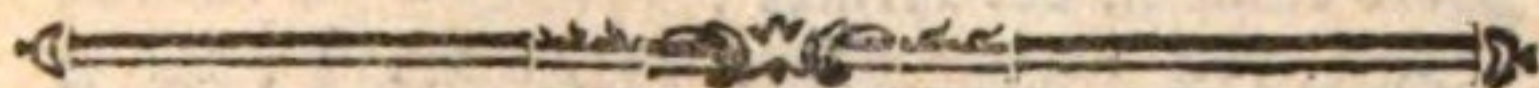
(2) Les Anciens marquoient ce tems , comme il est aisé de s'en convaincre par un vers de la quatrième Eclogue de Virgile ; de Térence , dans les Adelphes ; d'Ovide , dans l'Héroïde de Canacé , & dans ses Fastes ; les Jurisconsultes mêmes s'exprimoient comme les Poètes. Les Anciens en usoient peut-être ainsi , ou parce que leurs mois réglés sur le cours de la Lune , étoient plus courts , ou parce qu'ils comptoient le dixième mois comme révolu , quoiqu'il ne fût que commencé. On peut consulter Saint Augustin , liv. *Evang.* quest. 1 , chap. 5.

à une vigne : cet ouvrage achevé , il place sa bêche sur l'endroit le plus élevé , & va reprendre ses vêtemens. Un feu subit & soudain brille sur ce fossé profond , enveloppe Hercule de tourbillons enflammés. Ce Héros voulant éviter la violence du feu , recule à pas précipités , se sert de sa bêche comme d'un bouclier , l'agite devant lui , & jette ses regards de tous côtés pour se garantir de cette flamme dévorante. J'ai cru voir le généreux Iphicle tomber , en volant au secours de son frère , & rester étendu sur la terre , sans pouvoir se relever. Tel qu'un vieillard accablé par les ans chancelle , & tombe , & demeure immobile , jusqu'à ce que quelqu'un , touché de pitié à la vue de ses cheveux blancs , lui donne la main , & l'aide à se relever. Pour moi je pleurois en voyant mes deux fils sans défense ; le sommeil s'est éloigné de mes paupières : & aussi-tôt l'Aurore vermeille a paru. Voilà le songe effrayant qui m'a troublée pendant la nuit : que les Dieux fassent retomber tous ces malheurs sur la tête d'Eurysthée. Puisse mon esprit prophétique lui annoncer des maux inévitables !





EUROPE.



IDYLLE IV.

VÉNUS offrit autrefois à Europe un songe agréable : c'étoit l'heure où les ombres de la nuit commencent à se dissiper , & l'Aurore à paroître. Un sommeil plus doux que le miel ferme alors doucement les paupières appesanties , délasse les membres fatigués , & repaît les esprits de songes prophétiques. Europe , encore vierge , dormoit au fond du palais de son père Agénor ; elle crut voir en songe deux parties du monde (c'étoit l'Asie & le Continent situé vis-à-vis) se disputer entr'elles à son sujet , sous la forme de deux femmes. Elles paroïssent être , l'une étrangère , & l'autre du pays même ; celle-ci réclamoit Europe comme sa fille , disoit qu'elle étoit née dans son sein , & qu'elle l'avoit élevée soigneusement ; celle-là entraînoit avec ses bras vigoureux la jeune Princesse , qui ne faisoit aucune résistance. Elle soutenoit que les destins , & Jupiter armé

de son Egide (1), lui avoient annoncé qu'elle posséderoit Europe. Effrayée, tremblante, le cœur ému, la jeune Princesse s'élance de sa couche superbe; tout ce songe lui paroît véritable; elle croit avoir encore ces deux femmes devant les yeux: elle garde un long silence, & parle enfin en ces termes:

Quel Dieu m'a envoyé cette vision? Quel songe vient de troubler mes esprits, au milieu des douceurs du sommeil? Quelle est cette étrangère que j'ai vue pendant que je dormois? Combien étoient vifs les sentimens que j'éprouvois pour elle? Avec quelle tendresse elle m'a accueillie? Elle me regardoit comme sa propre fille, puissent les Dieux me rendre ce songe favorable!

Europe ayant ainsi parlé, se lève, va chercher ses chères Compagnes aussi jeunes qu'elle; ayant les mêmes goûts, les mêmes inclinations, une origine illustre; & partageant tous les divertissemens de la jeune Princesse, soit qu'elle prenne le plaisir de la danse, soit qu'elle cueille dans les prés fleuris le lis odorant, soit qu'elle se baigne dans les belles eaux de l'Anaurus. Elles accompagnent aussi-tôt Europe, tiennent à la main une corbeille pour y déposer les fleurs, & se rendent dans les prairies situées sur le

(1) L'Egide ou le bouclier de Jupiter, étoit couverte de la peau de la chèvre Amalthée, qui l'avoit allaité.

bord de la mer , où elles se rassemblent ordinairement , invitées par les attrait naïssans des boutons de roses , & par le bruit des flots. Europe portoit une corbeille d'or , ouvrage merveilleux & admirable de Vulcain ; ce Dieu en fit présent à Lybie , quand elle partagea la couche de Neptune. Lybie la donna ensuite à la belle Théléphaessa , issue de son sang. Celle-ci céda cette corbeille précieuse à la jeune Europe sa fille ; l'or travaillé avec un art infini , offroit plusieurs objets brillans , & qui sembloient respirer. Io , fille d'Inachus , y étoit gravée sous la forme d'une génisse , & ne conservoit aucun de ses premiers traits. D'un pied rapide & impétueux , elle fendoit les ondes , & paroïssoit nager. Les flots de la mer étoient d'un sombre azur ; on découvroit sur ses bords escarpés deux hommes qui regardoient cette génisse traversant les flots : Jupiter la caressoit doucement de sa main divine , & la transformoit en femme sur le rivage du Nil , fameux par ses sept bouches. Les eaux du fleuve étoient figurées en argent ; la génisse en airain , & Jupiter en or. Le dehors de la corbeille offroit Mercure ; près de lui étoit étendu Argus aux yeux toujours ouverts : on voyoit naître de son sang un oiseau magnifique , tout glorieux de l'éclat , de la richesse , de la variété de ses brillantes couleurs ; les plumes de sa queue pompeusement déployée , étoient semblables aux

voiles d'un vaisseau léger , & couvroient le bord extérieur de la riche corbeille de la charmante Europe.

Dès que les jeunes Princesses parurent dans les prairies émaillées , elles folâtrèrent parmi les fleurs , & respirèrent leur agréable parfum. L'une cueille le narcisse odorant ; l'autre l'hya-cinthe ; celle-ci la violette ; une autre le ser-polet. Plusieurs se livrent de doux combats , pour couper la tête parfumée du fouci doré ; toute la terre est jonchée , couverte des dépouilles éclatantes des prairies. Europe , en cueillant la rose vermeille & purpurine , ressembloit à une Reine majestueuse ; elle brilloit entre toutes ses Compagnes , comme Vénus au milieu des Graces. Cette jeune Princesse ne devoit pas s'amuser encore long-tems à cueillir des fleurs , & conserver sa ceinture virginale.

A peine Jupiter l'eût-il apperçue , que son cœur fut foudain blessé , vaincu par les traits rapides de Vénus. Cette Déesse seule peut dompter le maître des Dieux. Le fils de Saturne voulant surprendre le jeune cœur de la belle Europe , & en même tems éviter la colère de la jalouse Junon , changea de forme , voila le Dieu , & se transforma en taureau. Il n'avoit rien de commun avec ceux qui , nourris dans les étables , tracent sous le joug avec la charrue de pénibles sillons , ou qui , paissant dans les prairies , traînent avec effort de lourds

chariots ; tout son corps étoit d'un jaune un peu rembruni ; une étoile blanche brilloit au milieu de son front ; ses yeux , d'un bleu naissant , étoient enflammés d'amour ; deux cornes également recourbées armoient sa tête , & formoient un demi-cercle , semblable au croissant de la lune. Jupiter , ainsi métamorphosé , se rendit dans la prairie , & sa présence n'effraya point ces timides Beautés ; toutes vouloient approcher de cet aimable taureau pour le toucher : l'odeur divine qu'il exhaloit , l'emportoit sur les plus doux parfums des fleurs ; il s'arrête devant la chaste Europe , lui lèche le col , & tache de la gagner par ses caresses. La fille d'Agénor , de son côté , le flattoit , le careffoit de la main , enlevoit de dessus son muse une écume abondante , & lui donnoit quelques baisers. Il mugit alors doucement ; vous eussiez cru entendre les sons d'une flûte sonore & harmonieuse : fléchissant les genoux devant Europe , il la regardoit tendrement , & lui présentait sa large croupe. Europe dit à ses jeunes Compagnes , dont les cheveux tomboient à grosses boucles flottantes :

Approchez , mes chères Compagnes , afféyons-nous & folâtrons sur le dos de ce taureau ; ainsi couché , il peut nous porter toutes ensemble : nous serons comme sur un vaisseau : son aspect est doux & agréable ; il ne ressemble point à tous ceux de son espèce ; il est animé , ainsi

que l'homme , par un esprit raisonnable , il ne lui manque absolument que la voix.

A ces mots elle s'assied en riant. Ses Compagnes se disposoient à l'imiter , mais le taureau se lève aussi-tôt , fuit , emporte l'objet de ses desirs , & arrive à la mer dans un instant. Europe tourne ses regards vers ses Compagnes , les appelle , & leur tend les bras , mais en vain , elles ne peuvent l'atteindre ; le taureau se précipite dans les flots , nage & s'éloigne avec la vitesse d'un dauphin. Toutes les Néréïdes sortent de leurs grottes , assises sur le dos des monstres marins , & se rassemblent autour de ce taureau. Neptune , dont la voix est redoutable dans tout l'empire des mers , applanit , calme les flots , & guide son frère dans sa course. Les Tritons , habitans des abîmes profonds , viennent en foule lui faire cortège , font entendre au loin le chant nuptial , avec leurs conques recourbées. Europe assise sur le dos de ce divin taureau , se tenoit d'une main à l'une de ses belles cornes , & abaissoit de l'autre les plis ondoyans de sa robe de pourpre , en sorte que l'extrémité en étoit mouillée par l'onde blanchissante. Son large voile , enflé par les vents , étoit semblable à une voile de navire , & soulevoit doucement cette jeune beauté : elle étoit déjà loin des États de son père. Les rivages battus des flots , & les hautes montagnes avoient entièrement disparu ; elle ne decouvroit que l'immensité des cieux , & la vaste étendue de la

mer. Dans cette cruelle position, elle promène tristement ses regards autour d'elle, & élève ainsi la voix :

Où me portes-tu, divin taureau : qui es-tu ? comment peux-tu fendre les flots avec tes pieds pesans ? Quoi ! tu ne redoutes pas la mer ? les vaisseaux voguent légèrement sur l'onde ; mais les taureaux craignent de s'exposer sur la plaine liquide. Quelle boisson douce, quelle nourriture agréable peux-tu trouver ici ? Es-tu un Dieu ? Mais alors, pourquoi fais-tu ce qui ne convient point à un Dieu ? Les dauphins ne marchent point sur la terre, ni les taureaux sur les ondes : pour toi tu cours également sur la terre & sur les flots ; tes pieds te servent de rames ; peut-être planerois-tu aussi rapidement qu'un oiseau léger, si tu t'élevois dans les airs azurés ? Infortunée que je suis, hélas ! j'ai abandonné le palais de mon père ; j'en suis à une distance infinie, pour avoir suivi ce taureau ! J'erre seule maintenant sur les mers d'une manière bien étrange. Puissant Neptune, toi qui tiens l'empire de la mer, fais-moi favorable ! j'espère connoître enfin celui qui dirige ma navigation. Puis-je traverser ainsi les flots humides, sans le secours d'une divinité ?

Ainsi parla Europe : le taureau lui répondit, en ces termes : Prenez courage, jeune Princesse, ne redoutez point les flots ; je suis Jupiter, quoique vos yeux vous offrent un taureau. Je puis paroître sous la forme que je veux ; l'a-

mour dont je brûle pour vous , m'a seul engagé à parcourir une aussi vaste étendue de mer : vous allez aborder dans l'isle de Crète , où j'ai été élevé dans mon enfance ; nous y célébrerons votre hyménée : vous aurez de moi des fils fameux , qui porteront le sceptre sur plusieurs peuples.

Il dit , & tout est conforme à ses paroles. On découvre déjà l'isle de Crète , & Jupiter reprend sa première forme , détache la ceinture de la chaste Europe ; tandis que les Heures préparent le lit nuptial. Cette jeune vierge devint l'épouse de Jupiter , & mère d'une postérité nombreuse.

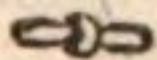


I D Y L L E V.

SON AMOUR POUR LA TRANQUILLITÉ.

L O R S Q U E les zéphirs soufflent légèrement sur les flots azurés , une douce paresse s'empare de mes esprits. Les Muses cessent alors de m'être agréables ; le calme délicieux de la mer me plaît davantage : mais quand l'onde blanchissante mugit horriblement , que les flots sont agités , que les vagues mutinées s'élèvent à gros bouillons pleins d'écume , je m'éloigne de la mer , & je porte mes regards sur la terre & sur les arbres. La terre dans cet instant me paroît un

séjour plus sûr ; les forêts épaisses m'enchantent , sur-tout lorsque les vents font résonner les pins élevés. Le pêcheur , il faut l'avouer , mène une vie bien dure & bien pénible ; sa maison , c'est une frêle barque ; les travaux sont tous sur la mer ; une pêche souvent infructueuse consume tout son tems. Pour moi , couché nonchalamment sous un platane touffu , je goûte les douceurs du sommeil auprès d'une claire fontaine , dont le murmure flatte l'oreille sans l'effrayer.



Ni le marbre, ni l'or ne bordent nos fontaines,
Mais de fleurs la nature en émaille le tour ;
Et le Berger content, sans soucis & sans peines,
Au chant de sa Bergère y danse tout le jour.

CHAULIEU.

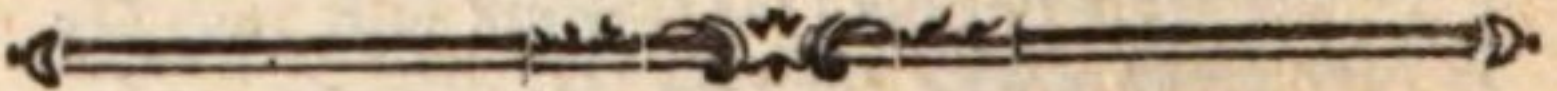


IDYLLE VI.

LES CAPRICES DE L'AMOUR.

PAN aimoit Écho sa voisine. Écho étoit enflammée pour un Satyre léger ; ce Satyre ne respiroit que pour la charmante Lydé : c'est ainsi que le capricieux amour les brûloit de ses feux vainqueurs. Autant qu'ils haïssoient l'objet qui les aimoit , autant , par une juste vengeance , ils étoient odieux à celui qu'ils adoroient, *Aimez ceux*

qui vous aiment , afin que , si vous aimez jamais ,
vous soyez payés d'un sincère retour. Tel est le
conseil que je donne à ceux qui n'ont point
encore connu les charmes de l'amour.



ÉPIGRAMME.

L'AMOUR LABOUREUR.

LE cruel Amour déposant arc & flambeau ,
s'arme d'un aiguillon retoutable aux bœufs , &
charge son dos de tout l'attirail d'un laboureur.
Il met ensuite sous le joug des taureaux patiens
à l'ouvrage , trace des sillons & y sème du bled :
alors levant les yeux vers le ciel , il adresse ces
mots à Jupiter : *Taureau d'Europe fertilise ces
sillons , sans quoi je t'attelle à cette charrue.*





ÉPIGRAMMES

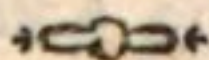
DE L'ANTHOLOGIE (1).



ÉPIGRAMME I.

SUR L'AMOUR.

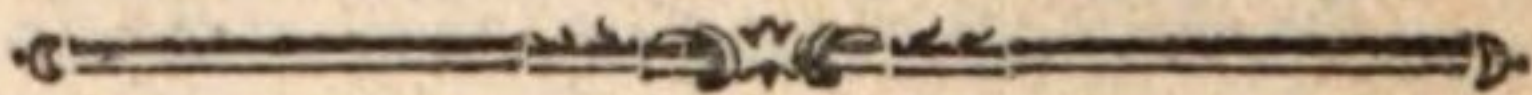
VOULOIR fuir l'Amour, c'est une entreprise inutile ; n'ayant que mes pieds pour courir, je ne puis me dérober à cet enfant ailé, qui me poursuit avec tant de vitesse.



Les ruisseaux ont une pente
Que leur onde suit toujours.
Une pente plus charmante,
Conduit les cœurs aux amours.
A quoi sert notre indifférence ?
Leur pouvoir en est plus grand ;
Et souvent la résistance,
D'un ruisseau fait un torrent.

LA MOTTE.

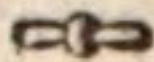
(1) Le mot *Anthologie* veut dire choix de fleurs ; livre qui ne contient que de jolies pièces. Nous avons aussi notre *Anthologie Française*.



ÉPIGRAMME II.

SUR LE MÊME SUJET.

J E faisois l'autre jour des couronnes de fleurs
nouvellement écloses , & je trouvai l'Amour
parmi des roses vermeilles. Soudain je le saisis
par les aîles , & je le plonge dans un verre de vin
que j'avale d'un seul trait. Ce petit Dieu ,
depuis ce moment , est dans mon sein , & me
chatouille doucement avec ses aîles.



Flaté d'une espérance vaine ,
Je m'adresse enfin à Bacchus.
Bois , me dit-il , bientôt Ismène
Dans ton cœur ne régnera plus.

J'avale la liqueur céleste ,
Que le Dieu même me versa :
Mais , vain espoir ! Ismène reste ;
La raison seule s'éclipsa.

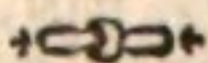
M. B.



EPIGRAMME III.

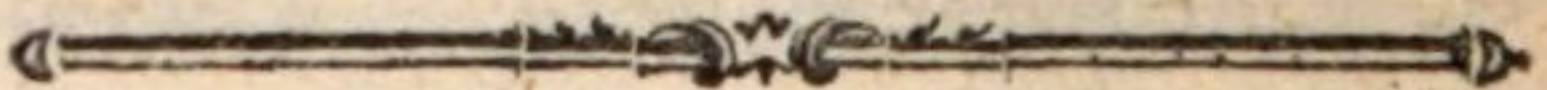
PORTRAIT DE L'AMOUR.

JE cherche le cruel Cupidon : ce matin dès la pointe du jour , il s'est envolé de mon lit. C'est un enfant dont les larmes sont douces , tendres , le rire malin , le babil continuel. Vif , léger , hardi , il porte un carquois sur son dos ailé. Je ne puis dire quel est son père : car ni le ciel , ni la terre , ni la mer ne se vantent d'avoir donné naissance à ce petit audacieux. Tout hait cet ennemi commun. Prenez garde que dans ce moment même , il ne tende des filets pour y prendre vos cœurs. Mais le voici dans son asyle favori. Ah , traître , quoique caché dans les yeux de la charmante Zénophile , tu n'as pu te dérober à mes regards !



Tyran impérieux ,
Vainqueur le plus aimable ;
Timide , audacieux ,
Indulgent , implacable ;
Par un charme inexprimable ,
Il est dans le même moment ,
Cruel , haïssable ,
Flateur & charmant.

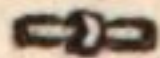
DE MONCRIF.



ÉPIGRAMME IV.

SUR LE MÊME SUJET.

IL faut , quoiqu'endormi sur le sein de sa mère , il faut vendre ce fourbe & audacieux Amour. Pourquoi le garderois-je plus long-tems ? Ce Dieu malin fait sentir cruellement ses mortelles blessures. Il pleure , & rit en même-tems : babille sans cesse. Il est encore hardi , téméraire , cruel , farouche , & sans nulle tendresse même pour sa mère. Son œil est vif & perçant : c'est un prodige en tout. Il faut donc que je le vende promptement. Si quelqu'un prêt à faire voile , veut acheter cet enfant , qu'il s'avance. Mais le voilà tout en pleurs : le traître ! il me conjure tendrement de lui pardonner. Eh bien , je ne te vendrai pas , ne crains rien : tu resteras auprès de ma chère Zénophile , tu vivras avec elle.



« En même-temps j'apperçus l'enfant Cupidon , dont les petites aîles s'agitant le faisoient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse des graces , & l'enjouement de l'enfance , il avoit je ne sai quoi dans ses yeux de perçant qui me faisoit peur ;

„ il rioit en me regardant , son ris étoit malin ,
 „ moqueur & cruel. Il tira de son carquois d'or
 „ la plus aigue de ses flèches : il banda son arc...
 „ d'abord rien ne paroïssoit plus innocent , plus
 „ doux , plus aimable , plus ingénu , & plus
 „ gracieux que cet enfant. A le voir enjoué ,
 „ flatteur , toujours riant , on auroit cru qu'il ne
 „ pouvoit donner que du plaisir : mais à peine
 „ s'étoit-on fié à ses caresses , qu'on sentoît
 „ je ne sai quoi d'empoisonné : l'enfant malin
 „ & trompeur ne caressoit que pour trahir : &
 „ & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il
 „ avoit fait , ou qu'il vouloit faire. On
 „ vous auroit parlé en vain des trahisons de
 „ l'Amour qui flatte pour perdre , & qui , sous
 „ une apparence de douceur , cache les plus
 „ affreuses amertumes. Il est venu cet enfant
 „ plein de charmes parmi les ris , les jeux ,
 „ & les graces

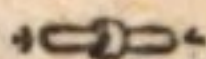
TÉLÉMAQUE.



ÉPIGRAMME V.

SUR LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

N o u s ne pouvons goûter les plaisirs & les
 délices de l'Amour , que pendant cette vie passa-
 gère. Quand nous aurons franchi l'Achéron ,
 jeune beauté , il ne restera de nous que quel-
 ques ossemens , & un peu de poussière.



Tout meurt , jeune ou vieux , il n'importe ,
 Pauvre , riche , illustre , ou sans nom ,
 Chez l'impitoyable Pluton ,
 Le tems rapide nous emporte.
 Du Monarque du sombre bord ,
 Tout ce qui vit , sent la puissance ,
 Et l'instant de notre naissance
 Fut pour nous un arrêt de mort.

LA MOTTE.



ÉPIGRAMME VI.

SUR UN BAISER.

UNE fille charmante , adorable , me donna
 l'autre soir un baiser amoureux avec ses lèvres
 vermeilles & odorantes. Ce baiser voluptueux ,
 étoit du pur nectar : toute sa bouche en effet
 exhaloit les plus doux parfums. Je suis main-
 tenant ivre d'amour ; j'ai bu , j'ai savouré ce
 baiser délicieux.



ÉPIGRAMME

ÉPIGRAMME VII.

NULLE POMPE FUNEBRE.

N'ALLUMEZ point des feux sur ma tombe.
Pour ces froides colonnes , ne les ornez point
de guirlandes , & ne brûlez point de Parfums :
c'est une dépense vaine & inutile. Si vous voulez
m'offrir quelques présens agréables , que ce soit
pendant que je respire encore. En versant du
vin sur ma cendre , loin de l'enivrer , vous
n'en feriez qu'un peu de boue ; & de plus les
morts sont insensibles à tous ces honneurs.

Quand on a passé l'onde noire ,
Adieu le bon vin , nos amours :
Dépêchons-nous de boire ,
On ne boit pas toujours.

M O L I E R E.

ÉPIGRAMME VIII.

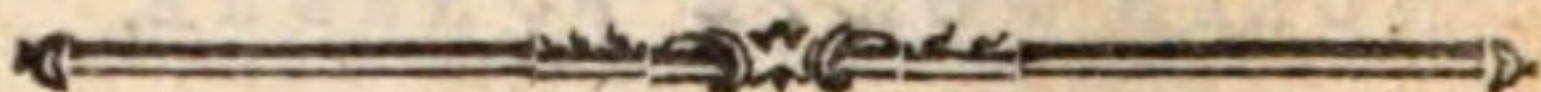
L'AMOUR ET BACCHUS VAINQUEURS.

J'ARME mon cœur de raison contre l'A-
mour , je suis sûr de la victoire , s'il est seul

Tome I.

G

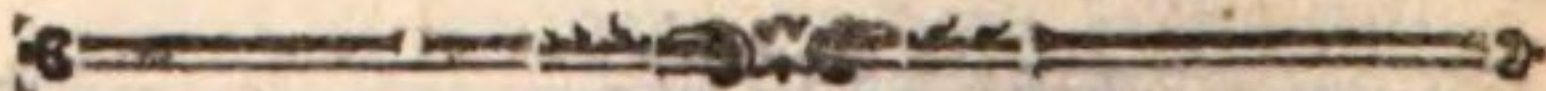
contre moi. Quoique mortel , je combattrai contre ce Dieu : mais si Bacchus vient à son secours , alors que pourrai-je moi seul , contre ces deux divinités ?



ÉPIGRAMME IX.

A D É M O C R A T E.

B O I S , & te divertis , Démocrate : nous ne boirons pas toujours , & nous ne goûterons pas éternellement les plaisirs de cette vie. Or-
nons de fleurs nos têtes , & parfumons-nous , avant que les autres viennent rendre à nos tombeaux ces stériles honneurs. Je veux , pendant que je respire , je veux que toutes mes veines ne soient remplies que de vin ; mais je consens qu'après ma mort un déluge d'eau pénétre & inonde toutes les parties de mon corps.

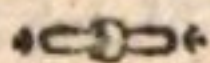


ÉPIGRAMME X.

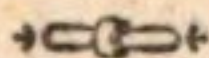
R I E N D E T R O P.

J E ne désire point des campagnes couvertes de riches moissons , ni des trésors , & des blens aussi immenses que ceux de Gygès. Je

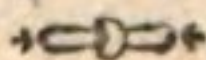
souhaite , ô Macrinus , une fortune médiocre ,
qui puisse suffire à mes besoins. Rien de trop ,
voilà ma devise : rien de trop , voilà ce qui
m'enchanté.



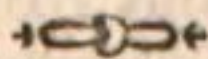
Si je ne loge en ces maisons dorées ,
Au front superbe , aux voûtes peinturées
D'azur , d'émail , & de mille couleurs ,
Mon œil se paît des trésors de la plaine ,
Riche d'œillets , de lis , de marjolaine ,
Et du beau teint des printannières fleurs.



Ainsi vivant , rien n'est qui ne m'agrée ,
J'ois des oiseaux la musique sacrée ,
Quand au matin ils bénissent les cieux ,
Et le doux son des bruyantes fontaines ,
Qui vont coulant de ces roches hautaines ,
Pour arroser nos prés délicieux.

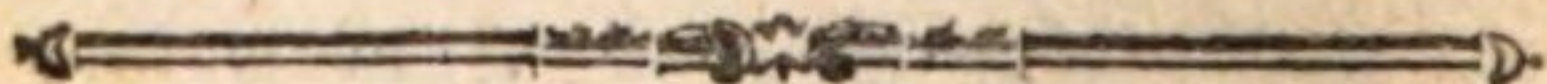


Que de plaisirs de voir deux colombelles ,
Bec contre bec , en trémoussant des ailes ,
Mille baisers se donner tour à tour :
Puis tout ravi de leur grace naïve ,
Dormir au frais d'une source d'eau vive ,
Dont le doux bruit semble parler d'amour.



Douces Brebis , mes fidèles compagnes ,
Haies , buissons , forêts , prés & montagnes ,
Soyez témoins de mon contentement. . . .

Ces vers de l'Abbé Desportes sont fort beaux, quoiqu'on y rencontre quelques mots surannés. La strophe où il peint les deux Colombelles est charmante : on ne peut rien lire de plus naturel, & de plus délicat : c'est un coup de pinceau digne de la touche gracieuse de l'Albane.



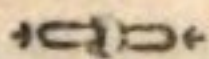
ÉPIGRAMME XI.

IL FAUT JOUIR DU PRÉSENT.

BUVEZ, & livrez-vous à la joie ; personne ne connoît le lendemain. L'œil des mortels ne peut lire dans l'avenir. Ne travaillez point, restez tranquille (1). Goûtez les plaisirs, autant qu'il est en vous : goûtez les douceurs du sommeil, & les délices des festins ; que toutes vos actions annoncent un être mortel. En effet un point imperceptible sépare la vie de la mort. Semer de fleurs tous les instans de sa vie, c'est se roidir contre la pente qui conduit au tombeau. Quand vous mourrez, vous n'emporterez rien, un autre possédera toutes vos richesses.

-
- (1) Laissez-moi, Philosophe austère,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire,
Et de penser tranquillement.

M. l. C. d. B.



Ami, puisqu'une loi fatale
Nous a tous soumis à la mort,
Songe dans l'un & l'autre sort
A conserver une ame égale.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaisirs,
Attends sans crainte & sans desirs,
La fin d'une vie incertaine.

Jouis sagement du loisir
Que l'oubli des Parques te laisse;
L'âge, la santé, la richesse
Te donnent les biens à choisir.

Erre dans les riches prairies,
Où les arbres entrelacés
Offrent aux voyageurs lassés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côteaux rians,
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui par son paisible murmure,
Endort les soins impatiens.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le soir voit disparaître.

Bientôt tu laisseras aux tiens
Tes palais, ton vaste domaine;
Et tes biens accrus avec peine,
Bientôt ne seront plus tes biens.

Mme. DESHOULIERES.

ÉPIGRAMME XII.

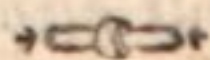
A UNE MAITRESSE.

Vous avez les charmes de Vénus, les lèvres de la persuasion, la fraîcheur & l'éclat du printemps, la voix de Calliope, la prudence & la sagacité de Thémis, les mains de Minerve : vous êtes enfin une quatrième Grace,

ÉPIGRAMME XIII.

SUR LE MÊME SUJET.

RHODOCLE est aussi orgueilleuse qu'elle est belle, & quand je la salue, la cruelle me regarde avec hauteur & dédain. Si je suspends des couronnes de fleurs à sa porte, elle les arrache, & les foule à ses pieds. O rides, ô vieillesse inexorable, venez promptement faner tous ses charmes, & la rendre moins fière.



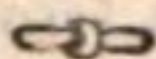
Le tems d'une aîle légère
Emportera loin de vous
Cette beauté passagère,
Dont les charmes sont si doux.

ROUSSEAU.

ÉPIGRAMME XIV.

SUR LE MÊME SUJET.

SI tu t'enorgueillis de ta beauté , considère avec quel éclat passager la rose fleurit (1). Elle se fane dans un instant , & soudain elle est confondue avec les choses les plus viles. Les fleurs & la beauté ont la même durée ; le temps / en-
vieux les flétrit également.



Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin :
Et Rose elle a vécu , ce que vivent les roses ,
L'espace d'un matin.

M A L H E R B E .

(1) « Tel qu'une fleur , qui , étant épanouie
» le matin , répand ses doux parfums dans la
» campagne , & se flétrit peu à peu vers le soir ;
» ses vives couleurs s'effacent , elle languit ,
» elle se dessèche , & sa belle tête se panche ,
» ne pouvant plus se soutenir. »

T É L É M A Q U E .



 ÉPIGRAMME XV.

SUR LE MÊME SUJET.

JE t'envoie , charmante Rodocle , une cou-
 ronne de fleurs brillantes que j'ai cueillies
 moi-même. Elle est composée du mélange agréa-
 ble de jeunes boutons de roses , de lis , d'ané-
 mones fraîches , de tendres narcisses , & de
 douces violettes. Ne sois point orgueilleuse ,
 lorsque tes cheveux seront ornés de cette cou-
 ronne : car la beauté , telle qu'une fleur prin-
 tannière , brille , se fane , & se ternit soudain.

Les roses nouvelles ,
 Pour paroître belles ,
 N'ont dans leurs printems ,
 Que quelques instans :
 Pour plaire comme elle ,
 L'amour n'a qu'un tems.

DANCHET.

Que votre éclat est peu durable ,
 Charmantes fleurs , honneur de nos jardins !
 Souvent un jour commence & finit vos destins ;
 Et le fort le plus favorable
 Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.

Mme. DESHOULIERES.

ÉPIGRAMME XVI.

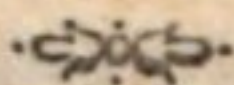
SUR UNE BREBIS
ALLAITANT UN LOUVETEAU.

J'ALLAITE malgré moi ce jeune loup :
l'imprudence aveugle de ce Berger m'y con-
traint. Ce nourrisson cruel , devenu plus grand
à l'aide de mon lait , fera pour moi un ennemi
redoutable. Les bienfaits ne peuvent jamais
changer le naturel.

ÉPIGRAMME XVII.

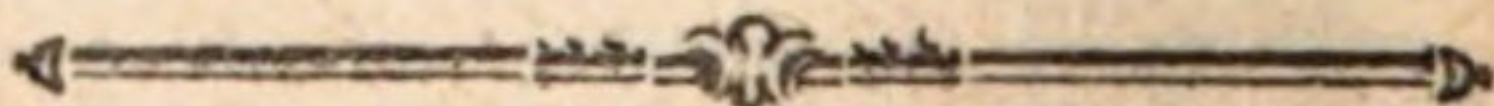
VAIN PRÉSAGE.

J'ÉTERNUAI dernièrement près d'un
tombeau : je crus que , comme je le désirois ,
ce présage m'annonçoit la mort de ma femme.
Vain espoir ! les vents ont emporté mon
souhait & mon éternement : ma femme , vrai
fléau de mon repos & de ma vie , jouit de la meil-
leure santé.



Voici une Épigramme Françoise , fameuse
par sa simplicité , & par sa naïveté.

Ci-gît ma femme , ah ! qu'elle est bien !
Pour son repos & pour le mien !



ÉPIGRAMME XVIII.

LE VRAI BONHEUR.

HEUREUX qui te regarde ; trois fois heureux
qui t'écoute. Te donner un doux baiser , c'est
être demi-Dieu ; te ferrer entre ses bras , c'est
jouir de l'immortalité !



ÉPIGRAMME XIX.

LA JEUNE ERATO.

LA jeune & tendre Erato , inondée d'un torrent de larmes , a prononcé ces dernières paroles , en ferrant entre ses bras son père qu'elle adore. O mon père , ma vue s'obscurecit , le sombre voile de la mort est étendu sur mes yeux ; les forces m'abandonnent ; mon ame s'envole ; je ne suis déjà plus.

ÉPIGRAMME XX.

SUR UNE GROTTTE.

ÉTRANGER , viens t'asseoir au pied de ce rocher , tout invite à prendre du repos. Les doux zéphirs agitent légèrement les feuilles des arbres. Les flots rafraîchissans d'une claire fontaine , arrosent l'intérieur de cette grotte charmante. Les voyageurs accablés de la chaleur ; ne peuvent trouver un asile plus propre à réparer leurs forces épuisées.

EPIGRAMME XXI.

SUR UNE JEUNE FILLE.

JE pleure amèrement la jeune beauté que je n'avois pu fléchir. Plusieurs Amans l'avoient désirée pour Épouse, & l'avoient demandée à son père. Sa prudence égaloit ses charmes : rien n'étoit plus parfait. Vain espoir ! le cruel destin vient de tromper toutes les espérances, en précipitant cette jeune fille dans les ombres du trépas.





MORCEAUX
TRADUITS
DE CATULLE.



*Quare habe tibi quidquid hoc libelli est ,
Quaecunque , quod , ô patrona Virgo ,
Plus uno maneat perenne seculo. CATULLE.*

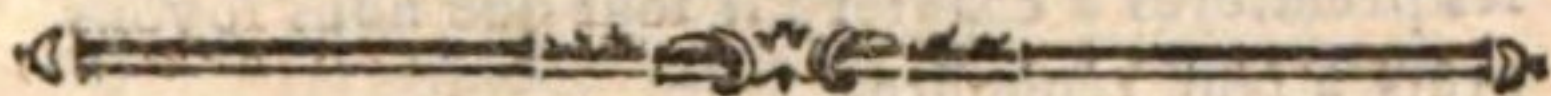
LES Anciens ont composé des Épithalames charmans , & bien supérieurs à tous nos Épithalames modernes. Pour en convaincre le Lecteur , je vais mettre sous ses yeux la traduction de plusieurs morceaux de l'Épithalame de Manlius & de Junie. Je n'en connois aucun qui offre autant de beautés , & qui soit rempli des mêmes agrémens. Tout y est peint avec un coloris frais & agréable. Les diminutifs , si rares dans notre langue , embellissent cet Épithalame , & lui donnent de nouvelles graces. Malgré tous mes efforts , je sens que je ne rendrai pas toute la délicatesse , tous les charmes de l'original, Je

ne puis donner qu'une ébauche , qu'une estampe de ce tableau riant & voluptueux. Je joindrai à la suite de cet Épithalame, la traduction de quelques autres pièces du même Auteur.

Caius Valérius Catulle naquit la cent soixante-onzième Olympiade , dans la peninsule de *Sirmion* , auprès du lac *Bénac*. Sa famille étoit illustre , & avoit possédé autrefois des biens considérables. Il vécut d'abord dans la médiocrité , & devint opulent dans la suite , comblé des bienfaits des Romains les plus distingués par leur naissance , & par leur richesse. Il s'acquit une réputation brillante dans la Capitale du Monde , dans un tems où les grands Hommes n'étoient pas rares. Il mourut l'an de Rome 696. Toutes ses Poésies sont excellentes. On estime sur-tout ses Épigrammes. Ses vers ont toujours été distingués par leur délicatesse , par cette élégante simplicité , & par ces graces que la nature seule peut donner. Il seroit à souhaiter que son aimable naïveté , que ses vers charmans , ne fussent pas fouillés par une licence trop cynique quelquefois d'expression.



ÉPITHALAME DE MANLIUS ET DE JUNIE.



CHŒUR DE JEUNES GENS.

L'ÉTOILE du soir paroît, jeunes gens, sortez de table! Vesper si long-tems attendu, répand déjà du haut de l'olympé une foible lumière. Il est tems de quitter les festins. La jeune épouse va paroître. L'on va célébrer l'Hyménée.

Hymen, ô Hyménée! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Jeunes Filles, voyez-vous ces jeunes Gens. Quittez aussi la table. L'Astre qui annonce la nuit fait briller ses feux: il n'en faut plus douter. Regardez ces jeunes Gens: ils sont déjà bien loin. Ce n'est pas sans dessein. Ils vont chanter les premiers:

Hymen, ô Hyménée! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

Amis , la victoire ne fera pas facile. Remarquez ces jeunes Beautés : comme elles méditent leurs chants ! ce n'est pas en vain. Pour nous , détournés par des objets étrangers , nous ferons sûrement vaincus. La victoire demande beaucoup de soins. Recueillez au moins vos esprits dans cet instant : elles vont commencer les premières à chanter : il faut que nous soyons prêts à leur répondre.

Hymen , ô Hyménée ! voici l'Hymen , voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Quel Astre plus cruel que toi étincelle dans les cieux , ô Hespérus ! tu arraches impitoyablement du sein de sa mère une jeune Vierge. Malgré tous ses efforts , tu l'arraches d'entre les bras maternels , pour la livrer à un jeune homme brûlant d'amour. Que les ennemis pourroient-ils faire de plus barbare dans une ville prise d'affaut !

Hymen , ô Hyménée ! voici l'Hymen , voici l'Hyménée.

: : : : : : : : : :

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Telle qu'une fleur cultivée à part dans un jardin , ne craint ni la dent des troupeaux , ni

le tranchant de la charrue ; devient l'objet des baisers amoureux des zéphirs ; est vivifiée par les feux bienfaisans du soleil , croît , arrosée par une pluie féconde : elle excite les désirs des jeunes Filles , & des jeunes Garçons : mais lorsqu'elle est cueillie , & qu'elle a perdu sa fraîcheur , elle cesse d'avoir des charmes pour eux. Telle une Vierge est chère aux siens , tant qu'elle conserve sa virginité : mais dès qu'elle a perdu cette fleur précieuse , les jeunes Gens cessent de la trouver aimable , & ses compagnes de la chérir.

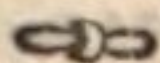
Hymen , ô Hyménée ! voici l'Hymen , voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

La vigne qui naît isolée dans un champ aride , ne s'élève jamais d'elle-même : jamais elle ne produit des raisins doux & parfumés. Ses ceps languissans succombent sous leur propre poids , & se courbent vers la terre. Bientôt l'extrémité de ses branches rampe au niveau de ses racines. Aucuns Vignerons ne la cultivent : elle n'est point labourée par les taureaux. Mais si par hasard elle est mariée à l'ormeau : alors elle est cultivée , & labourée. C'est ainsi qu'une fille vieillit solitaire & abandonnée , tant qu'elle fuit le joug de l'Hymen , & qu'elle ne met pas à profit ses beaux jours. Si elle forme au contraire d'heureux liens , à l'âge indiqué par la

nature , elle devient dès-lors plus chère à son
époux , & moins indifférente à ses parens . . .

.



O fils d'Uranie , qui habites l'Hélicon , toi
qui livres une jeune fille dans les bras d'un
époux , ô Hymen , ô Hyménée ! Hymen , ô
Hyménée ; ceins ton front de fleurs odorantes :
prends le voile nuptial. Viens ici plein de joie.
Que ton pied , blanc comme l'albâtre , soit
couvert d'un brodequin jaune.

Dans ce jour d'allégresse accours ; chante à
haute voix l'hymne nuptial ; frappe légèrement
du pied la terre ; agite dans ta main ton
flambeau.

La chaste Junie est semblable à Vénus
quand elle quitta les bois Idaliens , & parut
aux regards du Berger de Phrygie , juge de sa
beauté.

Elle est telle qu'un jeune myrte fleuri , dont
les Hamadryades font leurs plus chères délices ,
& qu'elles arrosent des pleurs de l'Aurore.

Hymen , viens dans ces lieux : quitte les grot-
tes du rocher d'Aonie , que la Nymphe Aga-
nippé baigne de ses ondes rafraîchissantes.

Amène l'Épouse désirée dans le palais du
nouvel Époux. Enchaîne son cœur par l'amour

le plus vif, comme le lierre serpentant embrasse
l'arbre qui le nourrit.

.
.

Ouvrez les portes, la jeune Épouse s'avance,
Les flambeaux font briller leurs feux resplendif-
sans. Mais vous tardez trop : le jour s'enfuit.
Paroissez donc, jeune Épouse.

La pudeur ingénue retarde ses pas. Ses pleurs
redoublent, parce qu'il faut qu'elle s'avance.
Mais vous tardez trop : le jour fuit : paroissez
donc, jeune Épouse.

Junie ressemble à la fleur d'hyacinthe qui s'é-
lève dans un jardin émaillé de différentes fleurs
précieuses, & cultivé par un riche possesseur.

.
.

Comme les branches flexibles de la vigne
s'enlacent autour des arbres voisins ; de même
Manlius te pressera sur son sein enflammé : mais
le jour fuit : paroissez donc, jeune Épouse.

.
.

Heureux Époux, il t'est maintenant permis
d'approcher. Ta jeune Épouse est dans la couche
nuptiale. Sa bouche blanche & vermeille res-
semble au lis, à la rose, & au pavot doré.

Le nouvel Époux n'a pas moins de charmes.
 (J'en prend ici tous les Dieux à témoins).
 Vénus l'a comblé de toutes ses faveurs : mais
 le jour fuit : avancez , ne tardez pas.

.

Celui qui entreprendroit de savoir le nombre
 de vos tendres caresses , calculeroit plutôt les
 sables de la Lybie & les astres qui étincellent
 au milieu de la nuit,

Livrez-vous à tout votre amour : rien ne s'y
 oppose : ayez promptement des enfans aimables :
 il ne convient pas qu'une famille aussi an-
 cienne , soit sans rejettons , qu'il en naisse tou-
 jours d'âge en âge.

Quel plaisir de voir sur le sein de sa mère
 chérie , un jeune Torquatus , tendre ses mains
 délicates vers son père ; lui sourire agréablement
 avec ses petites lèvres à demi-closées (1).

(1) Quel image naïve ! quel tableau ressem-
 blant ! Comme tout est dans la nature : le Poète
 ne nous peint pas l'enfant , il nous le montre
 effectivement entre les bras de sa tendre mère.
 On voit ce sourire doux & enfantin , ces petites
 lèvres entr'ouvertes : comme les diminutifs du
 Latin sont charmans. Tous les vers de cet Epi-
 thalame sont coulans , harmonieux , & les com-
 paraisons du plus beau choix. C'est ainsi que
 l'on forme de plusieurs fleurs suaves & odorifé-
 rantes , un bouquet , digne d'approcher du sein
 de la charmante Thémire.

Puisse-t-il ressembler tellement à son père Manlius, que les étrangers le connoissent aussitôt pour son fils ! qu'une ressemblance parfaite annonce la chasteté de sa mère !

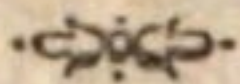
• • • • •
• • • • •



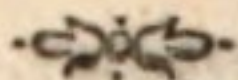
AU MOINEAU DE LESBIE.

HEUREUX Moineau, délices de ma Lesbie, mon amante a coutume de badiner avec toi. Elle te cache dans son sein ; te présente le doigt, quand tu le desires : t'agace ; provoque tes coups de bec redoublés. Cette Lesbie qui cause mes plus doux transports, se livre avec toi, à je ne fais quels jeux délicieux, afin de charmer un peu sa douleur & ses ennuis. Que ne puis-je comme elle, fortuné Moineau, jouer & folâtrer avec toi, pour calmer les feux brûlans de mon amour, & dissiper les cruelles inquiétudes de mon ame. Ces jeux seroient aussi agréables pour moi, que le fut pour la légère Athalante la pomme d'or qui lui fit goûter enfin les douceurs de l'Hymen (1).

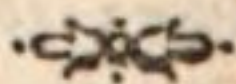
(1) *La pomme d'or qui dénoua la ceinture liée depuis long-tems : telle est la traduction littérale. Le vers latin fait allusion à la coutume des Filles Grecques & Romaines qui portoient une ceinture, tant qu'elles restoient Vierges : l'époux la délieoit le jour de leur mariage.*



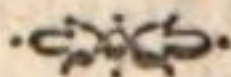
Fortuné passereau , ton sort est trop heureux !
Tu fais tous les plaisirs de ma jeune maîtresse ;
Elle-même t'excite à becqueter sans cesse
Ou ses doigts délicats , ou son sein amoureux.



Ce jeu devient pour elle une douce habitude ;
Du feu qui la consume , il appaise l'ardeur ;
Il ramène à propos le calme dans son cœur ,
Et bannit pour un tems sa tendre inquiétude.



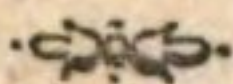
Ah ! s'il m'étoit permis , dans mes ennuis pressans ,
De jouer avec toi comme fait cette belle !
Ou bien si , comme toi , folâtrant avec elle ,
Je pouvois soulager les maux que je ressens !



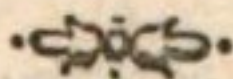
Que j'oublîrois bientôt le tourment que j'endure !
J'aurois plus de plaisir qu'Athalante autrefois ,
N'en eut au doux moment , où réduite aux abois ,
Pour son heureux vainqueur elle ôta sa ceinture.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

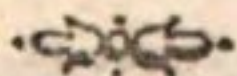
Chapelle a composé des Stances pour le Moineau de Climène. Elles sont très-agréables. L'amour & la jalousie ont inspiré cette jolie pièce.



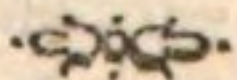
Petit Moineau, délices de Climène,
Qui l'amusez pas sauts & tours badins,
Chassez, mordez galans bruns & blondins,
Que Cupidon à ses genoux amène.



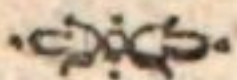
A mes rivaux livrez guerre traîtresse;
Becquetez-les sur-tout, quand leur tendresse
S'émancipant, veut dérober faveurs
Qu'amour ne doit qu'à mes vives ardeurs.



Daignez servir le beau feu qui me brûle,
Suivez Climène, & gardez ses appas;
Quoique ne sois disert tant que Catule,
Vers louangeurs ne vous manqueront pas.



Si méprisez les tributs de ma veine,
Ne me privez pour cela de vos soins:
Biscuits friands je vous promets, du moins
Vous vous tiendrez à cette offre certaine:
Bien je connois votre morale faine.

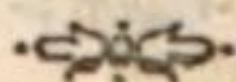


Sages Moineaux, toujours solidité
Fixe vos goûts; plaisir seul vous anime,

Il faut jouir , c'est-là votre maxime ,
Dogme chez nous follement contesté.

.
.

Et vous , Moineau , confident de mes feux ,
Cher favori de l'objet que j'adore ,
Chassez , mordez mes rivaux dangereux.

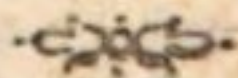


Par cris perçans , par insulte soudaine ,
Interrompez leurs discours amoureux ;
Ne permettez à l'aimable Climène
Que d'écouter le recit de mes feux.



A L E S B I E.

LES Dieux ne sont pas plus heureux , & même
le sont beaucoup moins (s'il est possible) que
le mortel fortuné , qui , assis près de toi , peut
te regarder , t'entendre , & te voir lui sourire
avec douceur. Sitôt que je t'apperçois , ô
ma Lesbie , mon ame se trouble , & s'égare : je
perds la voix : un feu brûlant coule dans mes
veines. Je n'entends qu'un bruit confus , & mes
yeux se couvrent d'un nuage épais.

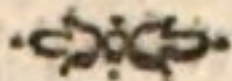


Cette Ode est calquée sur l'Ode de Sapho à
son amie. La copie est au-dessous de l'original ,
& ne peut souffrir la comparaison.

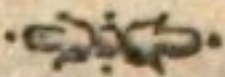
A L A

A LA MÊME.

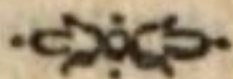
VIVONS pour nous aimer, ô ma chère
Lesbie, sans nous embarrasser des vains mur-
mures de la vieilleffe chagrine. Le soleil se
couche, & peut se lever le lendemain : mais
quand nos jours rapides se sont envolés, nous
sommes ensevelis dans une nuit éternelle.
Donne-moi mille baisers; ensuite cent, mille
autres ensuite, encore cent, encore mille,
& puis cent. Lorsque tu m'en auras accordé
plusieurs mille, nous les confondrons tous en-
semble, de peur que nous en sachions le
nombre, ou qu'un jaloux ne nous porte envie,
en apprenant que nous nous sommes donnés au-
tant de baisers.



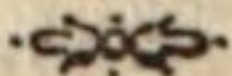
Ne vivons que pour nous aimer,
Et laissons murmurer la vieilleffe ennemie;
Occupons-nous sans cesse, ô ma chère Lesbie,
Du bonheur de nous enflammer.



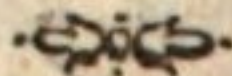
L'Astre qui répand la lumière,
Finit & recommence également son cours;
Mais quand la mort nous frappe, hélas ! c'est
pour toujours
Qu'elle nous ferme la paupière.



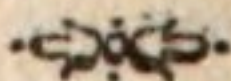
Profitons du jour qui nous luit ;
 Donne-moi cent baisers ; donne-m'en mille encoré
 Confondons-les ensemble , & que l'envie ignore
 Le charme heureux qui nous séduit.



Qu'un impénétrable mystère
 Jette sur nos plaisirs un voile officieux ;
 Ils doivent à l'Amour leur prix délicieux :
 Que son flambeau seul les éclaire !

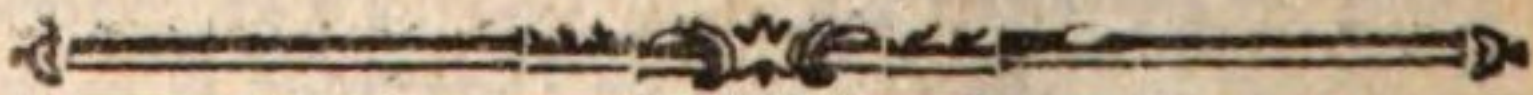


Dans nos tendres embrassemens ,
 Dérobons-nous aux yeux de tout ce qui respire ;
 Jaloux de nos baisers , un témoin peut nous nuire
 Par les plus noirs enchantemens.



Aimer , c'est vivre , ô ma Lesbie !
 Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront jamais ;
 Et donnons à l'Amour , jaloux de ses bienfaits ,
 Tous les momens de notre vie.

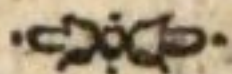
M. RIGOLEY DE JUVIGNY.



S U R L A M Ê M E.

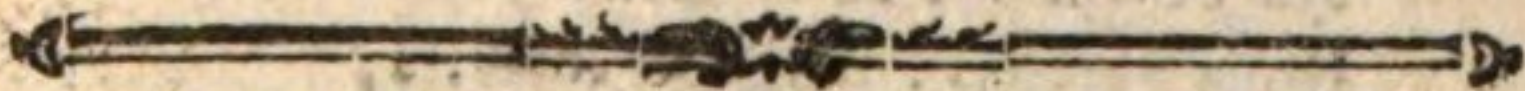
LESBIE me dit toujours des injures : elle ne
 peut se taire sur mon sujet. Je veux mourir , si
 Lesbie ne m'aime, Quelle en est la preuve ? . . .

Je la maudis tout le jour , & cependant je veux
périr , si je ne brûle pour elle. J'aime & je hais.
Pourquoi cela , m'allez-vous demander : je n'en
fais rien ; mais je le sens , & je suis cruellement
tourmenté.



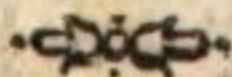
Philis dit le diable de moi :
De son amour & de sa foi ,
C'est une preuve assez nouvelle,
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'aime effectivement ,
C'est que je dis le diable d'elle ,
Et que je l'aime éperdument.

LE COMTE DE BUSSI-RABUTIN.



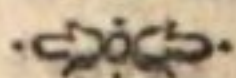
S U R L A M Ê M E.

MA Lesbie dit qu'elle aime mieux s'unir à
moi qu'à tout autre ; qu'à Jupiter lui-même ,
quand il le désireroit. Elle le dit : mais il faut
écrire sur l'aîle des vents , & sur les flots rapi-
des , ce qu'une maîtresse promet à son amant
passionné.

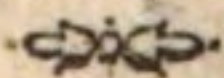


Je ne puis m'empêcher de mettre ici sous les
yeux du lecteur une Villanelle de l'Abbé Despor-
tes : elle est simple , aisée , d'une naïveté char-
mante : on croiroit qu'elle a été composée par
Chapelle & Bachaumont, par la Fare ou Chauvieu.

Rosette , pour un peu d'absence ,
Votre cœur vous avez changé ,
Et moi sachant cette inconstance ,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus , beauté si légère ,
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons , volage Bergère ,
Qui premier s'en repentira.



Tandis qu'en pleurs , je me consume ,
Maudissant cet éloignement ,
Vous qui n'aimez que par coutume ,
Careffez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent si-tôt ne se vira :
Nous verrons , Bergère Rosette ,
Qui premier s'en repentira.



Où font tant de promesses saintes ,
Tant de pleurs versés en partant ?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant ?
Dieux ! que vous êtes mensongère !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons , volage Bergère ,
Qui premier s'en repentira.



Celui qui a gagné ma place
Ne peut vous aimer tant que moi ;
Et celle que j'aime vous passe ,

De beauté, d'amour & de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne variera:
Et puis nous verrons à l'épreuve,
Qui premier s'en repentira.

SUR QUINCTIA ET LESBIE.

QUINCTIA paroît belle à plusieurs ; pour moi je la trouve blanche, grande & droite: voilà ce que je pense. Ces qualités prises séparément ont de la beauté ; mais je nie que l'ensemble en soit beau : en effet nuls charmes dans un si grand corps ; pas une seule grace dans une si grande personne. C'est Lesbie qui est belle ; & d'autant plus charmante, qu'elle a dérobé à toutes les femmes à la fois toutes leurs graces.

SUR LE RETOUR DU PRINTEMPS.

DÉJÀ le Printems ramène de douces chaleurs : déjà les vents fouguez de l'équinoxe se taisent, & le souffle délicieux du zéphir leur succède. Catulle, abandonnons les plaines de la Phrygie, & les campagnes fécondes de la brûlante Nicée ? Volons vers les villes fameuses de l'Asie ; déjà mon esprit enflammé brûle du désir de voyager : déjà cette passion fait renaître la vigueur dans mes pieds impatiens. Adieu donc, douce société

de mes amis ; différens chemins nous reconduiront diversement dans nos maisons , que nous avons quittées tous ensemble , pour de longs voyages.



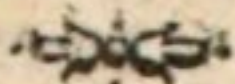
SUR LA MORT DE SON FRERE (1).

EN proie à la douleur, consumé par un chagrin continuel , il m'est impossible , mon cher Hortalus , de cultiver les neuf savantes Sœurs. Devenu le jouet d'un déluge de maux , mon esprit ne peut produire des vers doux & agréables. Mon frère vient de franchir le fleuve redoutable du Léthé. Je n'entendrai donc plus tes discours , ô mon frère , toi que je chérissais plus que la vie ! Désormais je ne jouirai plus de ton aimable présence ! Ah ! malgré les cruels destins je t'aimerai toujours. Ta mort rendra tous mes vers tristes & lugubres..... ô mon frère , tu viens donc d'être enlevé à ton frère malheureux ! En mourant , tu as détruit mon bonheur. Tous mes biens ont été anéantis à ta mort. Tous les plaisirs , toutes les délices que je goûtais au sein de l'amitié & de la tendresse fraternelle , tout s'est évanoui avec toi. J'ai abandonné pour toujours & l'Étude & les Muses.....

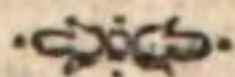
(1) J'ai réuni les vers que soupire Catulle sur la mort de son frère dans deux pièces différentes. L'une est adressée à Hortalus , & l'autre à Manlius.

SUR LA MORT DU MOINEAU DE LESBIE.

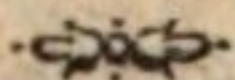
PLEUREZ, Graces, Amours, & vous Amants
tendres & sensibles. Le Moineau de ma Lesbie
est mort: ce Moineau, les délices de ma Lesbie,
& qu'elle aimoit plus que ses yeux. Il étoit si
doux! il connoissoit Lesbie, comme une jeune
fille connoît sa mère. Il étoit toujours sur son
sein, ou voltigeoit amoureusement autour d'elle,
& ne faisoit entendre ses doux accens, que pour
sa seule maîtresse. Il erre maintenant dans ce
chemin ténébreux, d'où l'on ne revient point.
Je vous maudis, ombres funestes des enfers,
qui dévorez tout ce qui est charmant. Vous
m'avez enlevé un Moineau si aimable! quelle
barbarie! infortuné passereau! les beaux yeux
de ma Lesbie sont gonflés, & rouges des pleurs
que tu lui fais verser.



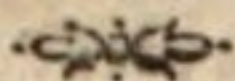
Pleurez, Graces, pleurez Amours:
Le Moineau chéri de Lesbie,
Vient de finir ses heureux jours:
Les Dieux lui portoient trop d'envie!



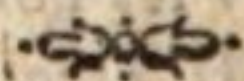
Elle l'aimoit plus que ses yeux;
Il étoit si beau, si fidelle!
Mille baisers délicieux
L'enchaînoient toujours auprès d'elle.



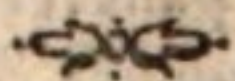
Si quelque fois il voltigeoit,
Un signe, la moindre caresse
Tout aussi-tôt le ramenoit
Sur le beau sein de sa maîtresse.



Mais, hélas ! cet aimable oiseau
Descend sur le sombre rivage.
Parque inhumaine, ton ciseau
De l'amour a détruit l'ouvrage.



Infléxible Divinité,
Rien n'amollit ton cœur barbare :
Sous tes coups tombe la beauté
Dans l'affreuse nuit du Tartare.



O toi, qui faisois les plaisirs
De ma chère & tendre Lesbie,
Quoi ! tu meurs ! tes pleurs, tes soupirs
Ne peuvent te rendre à la vie !



Oiseau digne d'un meilleur sort,
Objet de l'amour le plus tendre !
Vois quels regrets cause ta mort,
Par les pleurs que tu fais répandre !

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

Fin du premier Volume.

Bibl. erot.
Fr. Krenneri.

44

44

Anacreon, v580-v495 / Bion, Smyrnaeus, ca. 2. Jh. v. Chr. / Moschus,
Syracusanus, ca. v150

Anacréon, Bion Et Moschus Suivis De La Veillée Des Fêtes De Vénus, D'un
choix de Pièces de différens Auteurs

Bd.: 1.

Paphos [i.e. Paris] (1785)

A.gr.a. 266-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10315462-6

(null)